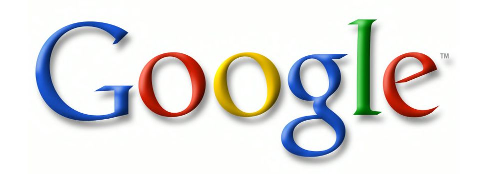
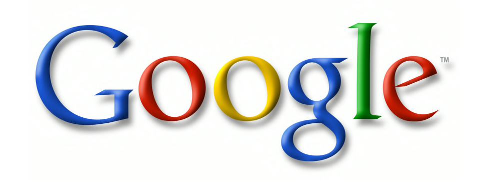
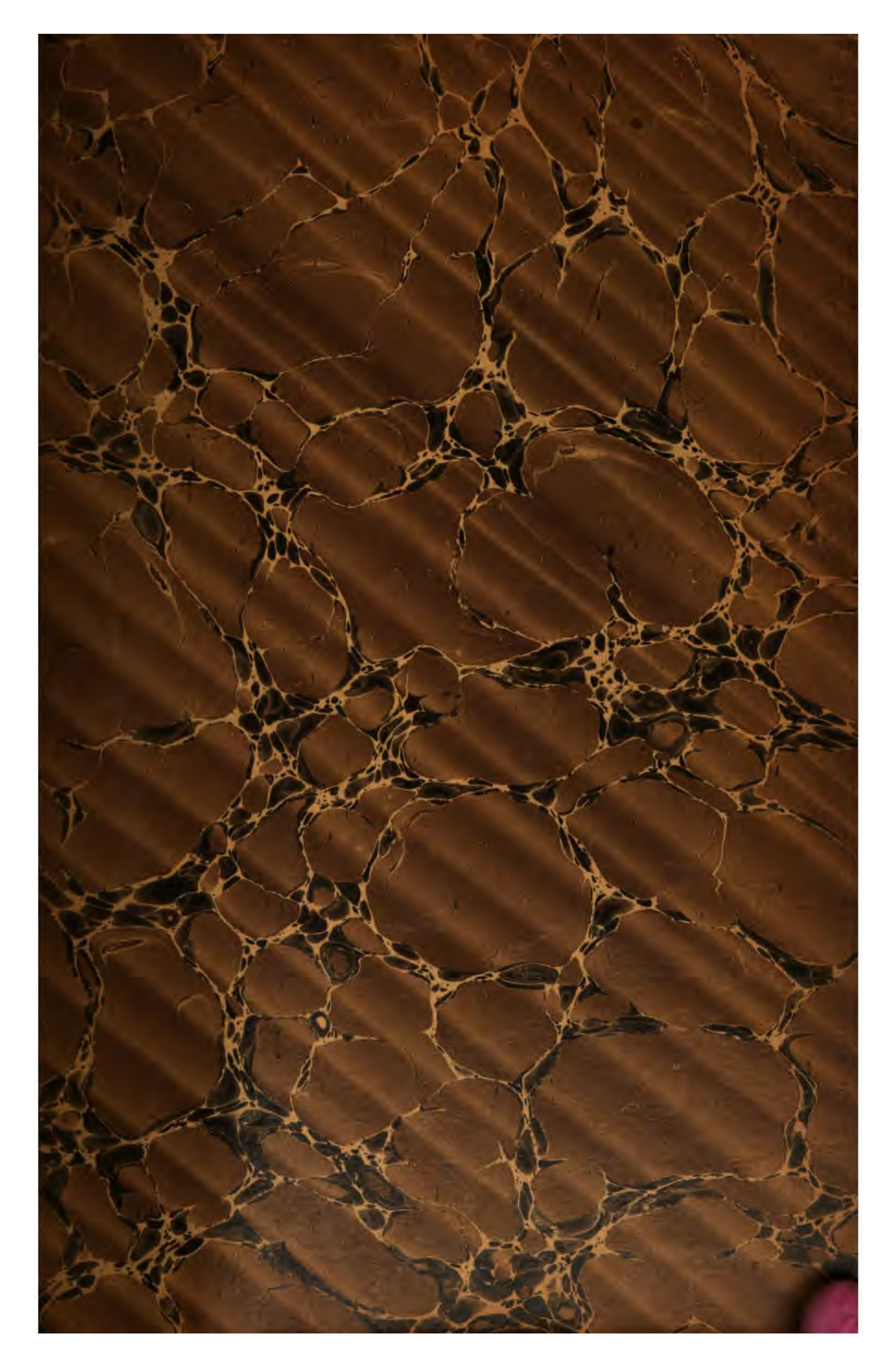






Algiers—

PUBLICATIONS DE L'ÉCOLE DES LETTRES D'ALGER

BULLETIN DE CORRESPONDANCE AFRICAINE

III

ANGERS, IMP. BURDIN ET Cie, RUE GARNIER, 4.

ESSAI

SUR

LA VIE ET LES OUVRAGES

DU CHRONIQUEUR

GONZALO DE AYORA

SUIVI DE

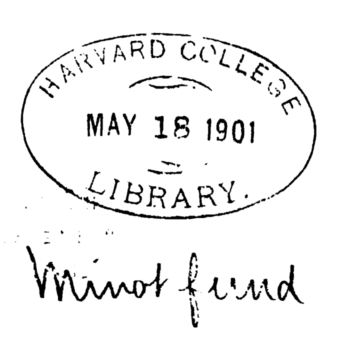
FRAGMENTS INÉDITS DE SA CHRONIQUE

PAR E. CAT
Chargé du cours de géographie de l'Afrique

PARIS
ERNEST LEROUX, ÉDITEUR
28, RUE BONAPARTE, 28

—

1890


HARVARD COLLEGE
MAY 18 1901
LIBRARY.

ESSAI

SUR LA VIE ET LES OUVRAGES

DU CHRONIQUEUR GONZALO DE AYORA

SUIVI DE

FRAGMENTS INÉDITS DE SA CHRONIQUE

Au cours d'une mission scientifique en Espagne, il m'a fallu passer plusieurs mois à étudier les quarante-quatre gros volumes de pièces manuscrites qui forment la précieuse collection de Luis de Salazar, côtée A-1 à A-44, à la bibliothèque de la Real Academia de la Historia, à Madrid. Là, parmi d'innombrables documents curieux et inédits, il m'a été donné de rencontrer deux fragments de la Chronique latine des Rois Catholiques, par Gonzalo de Ayora, chronique qu'on croyait entièrement perdue, ainsi qu'une lettre du même auteur au secrétaire et conseiller de Ferdinand le Catholique, Miguel Perez de Almazan, lettre qui a un réel intérêt pour l'histoire et était également inconnue. Il m'a paru utile de les publier en les faisant précéder d'une courte notice sur la vie et les œuvres de l'auteur, personnage qui a joué un rôle notable et sur lequel pourtant les savants les plus autorisés n'avaient eu que des données très incomplètes.

I. *Vie de Gonzalo de Ayora*[1]

Les Ayoras[2] étaient une famille noble d'Andalousie; au xve siècle il y en avait deux branches, l'une établie à Cordoue, l'autre à Ecija. Ils n'étaient probablement en ce pays que depuis une date assez récente. L'auteur nous dit bien que ses ancêtres étaient à Cordoue depuis longtemps et y avaient de père en fils la charge d'administrateur de la douane de cette ville depuis l'époque où la région avait été reconquise sur les Maures, ce qui reporterait leur venue en Andalousie à l'année 1236[3]. Mais il est probable que l'auteur a exagéré un peu l'ancienneté de sa famille en ce pays, ou peut-être, en parlant de ses ancêtres, fait-il allusion à quelques-uns de ses ancêtres par les femmes. Deux

1. Bien que cet essai soit surtout composé d'après les documents que nous avons trouvés nous même dans les manuscrits et dans le livre *De diagnoscendis hominibus*, que personne ne paraît avoir lu, nous avons aussi eu sous les yeux : Antonio : *Biblioteca Hispana nova*; la préface de l'édition des *Cartas de Gonzalo de Ayora* de 1794 (reproduite en partie dans l'*Epistolario español*, t. XIII de la *Biblioteca Rivadeneyra*); Diego de Clemencin; *Elogio de la Reina Catolica Da Isabel* (*Memorias de la Real Academia de la Historia*, t. VI), et surtout la savante introduction à la réimpression de *Epilogo de las cosas... de Avila*, qui est probablement due à D. Pascual Gayangos.

2. Le nom est écrit quelquefois: *Aiora*. Gonzalo signe toujours ses lettres *Gonzalo Ayora*, sans la particule *de*; de même dans sa traduction du livre de Pietro Monti il s'appelle *G. Ayora*. Dans sa relation de la déroute des Espagnols à Misserghin, en 1507, publiée ci-dessous, Gonzalo appelle son frère *Juan de Ayora*; enfin dans le volume 94 de la bibliothèque de l'Université de Madrid (papiers de Ximenez relatifs à Oran) le nom de l'un et de l'autre est toujours écrit: *de Ayora*.

3. « *Esa fieldad* (de la aduana de Córdoba), dit G. de Ayora dans la lettre que nous publions plus loin, *han tenido mis antepassados desde que se ganó la tierra de los Moros, por buenos servicios que á la corona real fizieron y por ser hombres muy justos.* » Le *fiel* est à proprement parler celui qui a l'administration du poids public et est chargé de vérifier le poids des marchandises ainsi que la valeur des monnaies; il serait difficile de dire quel revenu on pouvait tirer de cet emploi.

documents nous amènent à penser que sa famille était originaire du royaume d'Aragon, du fief de Ayora, sur la frontière de Castille, près de Requeña[1]. Ce pays fut occupé par Pierre le Cruel, en 1356 et il est vraisemblable que c'est à cette époque que les Ayoras quittèrent leurs montagnes pour venir s'établir en Castille, en Andalousie. Le premier de cette race dont nous trouvons une mention dans les documents, est un certain Juan de Ayora qui fut majordome (*maestre sala*) de Jean II, entre les années 1406-1419. Nous savons aussi que les Ayoras étaient alliés par des mariages à d'illustres familles d'Andalousie comme les Cayas, les Aguilar, les Godoy, les Hinestrosas, les Valderramas, les Rojas, etc. Un petit-fils de ce Juan de Ayora, dont nous avons parlé ci-dessus, Rodrigo de Ayora, fut *veinte y cuatro*[2] de Cordoue en même temps que *alférez* de cette ville. De son mariage avec Costanza Rodriguez de Rojas, il eut une fille et au moins deux fils : Gonzalo de Ayora, qui est l'objet de cette notice, et Juan de Ayora[3].

Gonzalo de Ayora naquit à Cordoue en 1466 ; il s'intitule dans

1. *Libro de linages y blasones*, de ANTONIO DE BAHAHONA. Ms. de la Biblioteca nacional de Madrid, Z. 33, p. 25 et Z. 34, p. 44. Les renseignements les plus complets que nous ayons trouvés sur la famille d'Ayora sont dans un ms. de la Biblioteca nacional K.•64, p. 433vo intitulé : *Nobiliario de Cordova* et qui paraît avoir été écrit par un dominicain. L'auteur semble avoir eu entre les mains de très nombreux documents, mais nous verrons par un exemple cité plus loin que ses indications ne sont pas toujours très sûres.

2. On sait qu'on appelait *veinte y cuatro* les magistrats municipaux de certaines villes d'Andalousie.

3. Tous ces renseignements se trouvent dans le *Nobiliario de Cordova* que nous avons déjà cité. L'auteur de ce travail, p. 433vo, dit : « Rodrigo de Ayora y Da Costanza tuvieron hijos : Gonçalo de Ayora........ — Rodrigo de Ayora. — Da Catalina Rodriguez de Ayora. » Il y a ici évidemment ou une erreur ou un oubli, car Gonzalo de Ayora eut un frère, nommé Juan, dont il parle à plusieurs reprises et qui est aussi mentionné par les documents sur la conquête d'Oran (B. de l'Université centrale, 94a) et par PIERRE MARTYR : *De orbe novo*, décade III, livre VI. Il n'est pas impossible que Gonzalo de Ayora ait eu un autre frère, nommé Rodrigo, comme le dit le *Nobiliario* ; ce pourrait être l'*alférez de Ayora*, mentionné dans un document de l'année 1512 (Bib. de l'Université, 94a p.)

ses livres *Cordubensis*, et nous apprend qu'en 1492 il avait vingt-six ans[1]. Nous ne savons rien de son enfance et de ses premières études ; mais il est évident que comme tous ses jeunes compatriotes de bonne famille, il reçut une éducation distinguée et s'appliqua à la fois aux exercices militaires et à l'étude des humanités. De bonne heure, il partit pour l'Italie ; il y avait alors entre ce pays et l'Espagne des relations nombreuses. Beaucoup de jeunes Castillans allaient là-bas se perfectionner dans les lettres et les sciences, ou chercher fortune dans l'église et sur les champs de bataille : beaucoup d'Italiens, d'autre part, venaient s'établir dans la péninsule hispanique, comme firent Pierre Martyr et Marino Siliceo. Gonzalo de Ayora compléta ses études à l'Université de Pavie et s'appliqua surtout à la théologie, sous un maître, espagnol comme lui, Gomez, qui jouissait d'une grande réputation[2]. Le jeune Andalou, dès l'âge de vingt-

1. Petrus Montis : *De diagnoscendis hominibus, interprete ex hispanico G. Ayora Cordubensi.* Milan, 1492, in-f°, argument du livre V. On a droit de s'étonner qu'aucun des écrivains qui ont parlé de G. de Ayora n'ait songé à lire cet ouvrage, qui paraît n'être pas extrêmement rare et dont il y a un exemplaire à la Biblioteca nacional de Madrid.

2. Nous croyons devoir donner ici le texte de la lettre de Galeas Sforza à Isabelle où se trouvent quelques renseignements sur G. de Ayora.

« Serenissima princeps et excellentissima domina,

« Quia vehementer colo et semper colui Majestatem Vestram, pro virtutis et regnorum suorum magnitudine, non verebor ei virum nobilem, in Hispania natum, multis virtutibus præstantem commendare; hic est Aiora, nobilis Cordubensis, qui in Italia multos annos vixit mecum et a me adjutus, cum virtutem et bonarum artium studia cordi haberet. Universitatem Papiensem cum præstantissimis doctoribus et in eis præcipue cum magistro Gometio, Hispanensi, theologorum omnium peritissimo, ita frequentavit, ut in ea laudem ingentis doctrinæ tulerit et ferat. Ornatus ergo doctrina tanta ut conferri cum præstantissimis viris possit, sicuti monumenta ipsius adjumento confecta testari possunt, et alia ex parte virtute corporis et industria præstans, redire in patriam instituit. In qua, neque meæ in Majestatem Vestram observantiæ nec illius merito a me satisfieret, nisi per me in Majestatis Vestræ noticiam perveniret, cùm et magnis regibus ejusmodi virorum opera necessaria sit et ipse is sit qui in omnibus opinionem de se conceptam recte possit sustinere.

cinq ou vingt-six ans, possédait des connaissances étendues et variées. Outre la théologie, il avait étudié la philosophie, les auteurs de l'antiquité, comme on le voit par ses ouvrages ; il savait l'espagnol, l'italien, peut-être même l'allemand [1] ; en latin il écrivait avec une remarquable élégance. Ce qui est plus remarquable et indique un esprit indépendant, en pleine Renaissance, il n'avait pas le culte de l'antiquité ; ses études étaient tournées vers un but pratique. Il parle avec un air de dédain de ces compilateurs qui ne font que mettre en tas les idées des anciens et il affirme, avec bien de la hardiesse pour l'époque, qu'il faut tenir plus de compte de l'expérience personnelle que de l'autorité des auteurs [2]. Dans ses études, il a un objectif bien déterminé ; il veut se mettre en mesure d'écrire, comme il convient, l'histoire de son pays. De Milan, en 1492, il dédie sa première œuvre à sa glorieuse compatriote, la reine Isabelle ; il dit : « Rupi etiam silentium ut si ex ingeniolo meo quicquam boni in hac dicendi facultate provenire judicaveris, a te bona spe confirmatus, litteris nunc in juventute operam dare nitar ut tuas tuorumque majorum res gestas in posterum conscribere valeam [3]. » Ainsi, dès son jeune âge, Gonzalo de Ayora se proposait d'être l'historio-

Commendo igitur ipsum Aioram Vestræ Majestati et eam rogo ut in suorum numerum accipere et ornare cum aliquo honore dignetur. Ita enim juvenem, in urbe sua honesta in gente natum, rerum magnarum usum habentem, cum laude sua extollet ; sibi quoque ipsa ac rebus suis non parum profuerit eo utens qui sciat et possit magnis in rebus ac parvis bene et fideliter operam suam præstare, et mihi, sponte meâ Majestati Vestræ deditissino et in omnia obsequia promptissimo, maximum officii onus injunxerit, cui me vehementissime ac post supplicem rogationem commendo. — Dat. Viglevani, die III januarii 1492 — GALEAZ SFORTIA. — Dans le volume intitulé : *Cartas de G. de Ayora*, il y en a une traduction en espagnol ; nous avons préféré publier le texte original qui se trouve à la bibliothèque de la Real Academia de la Historia, dans le volume qui contient manuscrites les lettres de G. de Ayora, adressées de Salsas à Ferdinand V et à Miguel Perez de Almazan.

1. Il voyagea plus tard en Allemagne ; dans le fragment que nous publions il se plaît à rappeler l'étymologie de Guzman, « homme bon ».

2. *De diagnoscendis hominibus.* — Préface du traducteur.

3. *Ibid.*

graphe des Rois Catholiques ; nous verrons par la suite que son dessein s'accomplira.

Cette même œuvre, la première sortie de sa plume, nous montre bien le sens pratique de Gonzalo de Ayora. Sous le titre de : *De diagnoscendis hominibus*, ce n'est pas autre chose qu'une étude sur la nature physique de l'homme, les exercices corporels, l'instruction militaire des fantassins et des cavaliers. Voici à quelle occasion il composa ce livre. A Milan, au service du duc, il avait rencontré un certain *Pietro Monti* (*Petrus Montis* sous la forme latine), un peu plus âgé que lui et qui s'occupait beaucoup de tactique militaire, science sur laquelle il écrivit plus tard divers ouvrages [1]. Le *caballero* andalou se trouva de suite en communauté d'idées et en association d'études avec le *condottiere* milanais. Celui-ci faisait en quelque sorte l'office de maître, mais on voit bien qu'il considérait Gonzalo de Ayora plutôt comme un collaborateur que comme un véritable disciple. Tous deux ambitionnaient de servir un souverain plus puissant et plus riche que le seigneur de Milan, et, pour faire connaître leurs idées et leur talent militaire, ils écrivirent le livre dont nous parlons. Bien que Gonzalo de Ayora dise qu'il est l'œuvre du philosophe Petrus Montis et ne se donne à lui-même que le rôle de traducteur, il est évident qu'il eut une part importante à la composition de l'original [2]. Il paraît en effet qu'il était écrit en espagnol, langue qui ne devait pas être très familière à Pietro

1. Citons notamment : *Exercitiorum atque artis militaris collectanea in tres libros distincta*. Milan (Scinzenzeler), 1509, in-f°, et *De singulari certamine sive dissensione deque veterum recentiorumque ritu libri tres*. Milan, 1509, in-f° ; ce dernier ouvrage se trouve souvent joint au précédent. On peut consulter sur cet auteur : Argelati : *Bibliotheca scriptorum Mediolanensium*, t. II, p. 956 et 2009 et la *Biographie générale Michaud*; mais dans ce dernier article il y a une grave erreur, puisqu'il est dit que le livre : *De diagnoscendis hominibus* a été traduit de l'espagnol de Gonzalo de Ayora.

2. C'est ce que semble bien indiquer la phrase de la lettre de Galéas Sforza (V. ci-dessus, p. 4, note 1) « ... sicuti monumenta ipsius adjumento confecta testari possunt. »

Monti ; il fut dédié au fils de Ferdinand et d'Isabelle, à l'infant D. Juan qui devait mourir d'une mort prématurée en 1497 ; ces deux faits ne peuvent guère être attribués qu'aux conseils de G. de Ayora et à son influence sur son ami. Quoi qu'il en soit, le livre original s'est perdu ou du moins nous n'en avons trouvé ni un fragment ni même la moindre mention. Pour lui procurer un meilleur accueil auprès des savants, G. de Ayora le traduisit en latin et commença ce travail en 1491, dans les derniers mois de l'année. Il en était arrivé au livre III, quand il reçut la nouvelle de la conquête de Grenade (2 janv. 1492) ; il en prit occasion pour louer dans l'argument la puissance de la reine et la mettre au-dessus d'Annibal, comparaison assez originale. Cependant Pietro Monti avait entrepris un voyage à Jérusalem et, en même temps qu'il envoyait à son ami divers morceaux sur des matières religieuses, il l'autorisait à ajouter à son travail tout ce qui lui paraîtrait utile. G. de Ayora ne s'en fit pas faute ; dans les livres V et VI, de beaucoup les plus importants, il y a plus d'un passage qui lui appartient en propre et qu'il signe de son nom et on peut dire que, pour tout ce qui concerne l'instruction militaire, ce traité est autant l'expression de ses idées propres que de celles de Pietro Monti.

Les deux collaborateurs, qui servaient probablement dans l'armée du duc de Milan [1], n'avaient pas lieu d'être très contents de leur sort ; mainte fois dans leur livre ils se plaignent de leur pauvreté, et on voit nettement qu'ils désirent beaucoup voir s'ouvrir un champ plus vaste à leur ambition. Pietro Monti entra au service de la république de Venise, qui lui confia peu après le commandement d'un régiment d'infanterie [2]. Gonzalo de Ayora était résolu à revenir en Espagne et à solliciter quelque charge de ses souverains légitimes. Il manifeste cette résolution dans

1. Le fait est certain pour ce qui concerne Pietro Monti ; il est très probable pour G. de Ayora, quoique le duc Sforza ne parle pas expressément de ses services militaires dans la lettre que nous avons publiée ci-dessus.

2. Argelati : *Bibliotheca scriptorum Mediolanensium*, l. c.

son livre, et l'on peut même admettre qu'en publiant celui-ci, il cherchait surtout à obtenir la protection de la reine Isabelle. Dès 1491, avant la prise de Grenade, il est prêt à partir et, comme il dit, l'espoir de revenir dans sa patrie et près des siens le soutint au milieu des ennuis et des longueurs de sa tâche. Il demande à Galeas Sforza de le recommander aux rois d'Espagne et celui-ci, dès le 3 janvier de l'année 1492, écrit à la reine Isabelle la lettre si élogieuse pour G. de Ayora que nous avons citée ci-dessus. Le jeune Andalou partit pour son pays, également remarquable, selon Sforza, par la culture de son esprit et son habileté corporelle, également préparé par ses études à devenir capitaine et chroniqueur, comme il le rêvait dès lors et comme il le devint par la suite.

De l'année 1492 à l'année 1502, nous ne savons pas d'une manière précise ce que fit notre auteur ; nous n'avons rencontré aucun document qui se rapporte à ces dix années de sa vie et nous sommes réduit à exprimer seulement des conjectures. Il est fort probable qu'il fut bien accueilli par la reine Isabelle, le plus grand souverain qu'ait eu l'Espagne et qui, en même temps qu'elle s'occupait de la découverte de l'Amérique et de la conquête de la Berbérie, protégeait les savants, les littérateurs et les artistes ; Gonzalo de Ayora dans tous ses écrits montre pour elle une pieuse admiration et comme un sentiment de reconnaissance. Il est vraisemblable aussi que c'est à elle qu'il dut sa nomination de chroniqueur de Leurs Majestés Catholiques[1]. En 1502, il fut un des seigneurs envoyés en Allemagne pour concerter avec Maximilien et les princes de l'Empire la formation d'une ligue, contre Louis XII qui menaçait l'Italie[2]. Au retour, le roi

1. Le titre qu'il prend : *cronista de los Reyes Catolicos* semble indiquer qu'il le reçut du vivant d'Isabelle, c'est-à-dire avant 1504; d'autre part, nous savons par Marino Siliceo (*De rebus Hispaniæ*, préface), qu'il écrivit l'histoire de la conquête de Grenade. Il semble par suite très probable qu'il fut nommé *cronista* peu après son retour de Milan.

2. *Epilogo de algunas cosas dignas de memoria...*, por el capitan Gonzalo de

Ferdinand, content de ses services, lui accorda la *fieldad* de la douane de Cordoue, office qu'avaient possédé plusieurs de ses ancêtres et qu'il céda à son frère Juan[1].

En 1503, Gonzalo de Ayora joua un certain rôle au siège de Salsas ; on ne peut dire à quel titre il servait alors dans l'armée qui força les Français à lever le siège de cette place et à battre en retraite. Tantôt on le voit partir en reconnaissance vers le camp ennemi, tantôt aller examiner les fortifications de la place pour voir combien de temps elle pourra tenir; quelquefois il court la campagne avec quelques cavaliers ou il va négocier avec les habitants de la ville de Narbonne et leur demander de reconnaître l'autorité de Ferdinand. Il est à la fois capitaine, ingénieur, négociateur, et, comme son cousin, le vaillant Lope Sanchez de Valenzuela, prend une part honorable à toutes les affaires. Il est déjà devenu un personnage considérable; il a pour amis, comme on le voit par ses lettres, le secrétaire du roi, Miguel Perez de Almazan, ainsi que l'évêque de Palencia.

Il écrit au roi lui-même, chaque fois qu'il y a quelque nouvelle à lui apprendre et remplit probablement ainsi un des devoirs de sa charge de chroniqueur; il envoie des plans, il donne des conseils, fait grand éloge des bataillons suisses, montre comment il faudrait instruire les soldats et s'offre à diriger leur instruction. Il va jusqu'à se plaindre de ce que le généralissime, duc d'Alba, ne veut pas suivre ses avis et s'oppose aux réformes qu'il propose. Les lettres qu'il envoye au roi et à Almazan, du camp devant Salsas, sont l'histoire la plus complète et la plus intéressante que nous ayons de ce curieux fait d'armes[2].

Gonzalo de Ayora, comme on le voit par ces lettres, continuait

AYORA...., segunda edicion publicada por Antonio del Riego. Madrid, 1851, in-8, préface, page VII.

1. Voir la lettre de Gonzalo de Ayora à Almazan, que nous publions plus loin.

2. E. DE OCHOA, dans l'*Epistolario español* (Bibl. Rivadeneyra, t. XIII, p. 61), dit de plus: « Ademas de otros méritos que las recomiendan, son una excelente muestra del estado del habla castellana durante aquel reinado. »

à méditer sur les réformes à introduire dans l'armée espagnole, sujet dont il s'occupait déjà dans son livre de 1492 ; mais il rencontrait pour l'exécution de ses projets une opposition très forte et nous savons, par divers témoignages, qu'on s'en moquait grandement. Il triompha cependant des résistances et obtint de faire un essai de son système. Nous laissons parler ici un contemporain, le capitaine et laborieux historien, Gonçalo Fernandez de Oviedo. « Après la mort de la Reine Catholique Isabelle, à Medina del Campo, en 1504, le Roi Catholique, qui demeura gouverneur de ces royaumes, résolut d'avoir une garde de hallebardiers et en donna le commandement à Gonzalo de Ayora, son chroniqueur. C'était un homme habile dans le métier des armes, un soldat accompli, ayant de grandes qualités, hidalgo natif de Cordoue et très instruit, qui s'était formé au service de Ludovic Sforza, duc de Milan. Il forma une garde de cinquante hallebardiers, les choisissant, afin d'amener l'émulation, parmi les chevaliers et gens de cour, parce que, comme c'était chose nouvelle, on s'en moquait; il allait avec eux, par les rues, en procession, sur deux files, les menait dans la campagne, les plaçait en ordre d'après la longueur des piques, leur montrait comment il fallait s'en servir ; on revenait ensuite et les hommes défilaient devant lui, avec leurs capes, leurs épées et leurs poignards, comme il a été dit. Puis il leur enseigna à se servir des hallebardes, leur fit donner un uniforme ; quelques vieux soldats d'Italie, très expérimentés, furent choisis pour instruire ces conscrits et servirent de sous-officiers; la paye qui était de 3 ducats par mois, fut augmentée jusqu'à devenir de 100 ducats. Cette garde, qui accompagnait le roi quand il sortait du palais, à pied ou à cheval, fut bientôt très estimée, et, comme Gonzalo de Ayora était un parleur habile et que son service le mettait très en rapport avec le roi, d'autres seigneurs très titrés et des premières familles enviaient cette charge [1]. »

1. Gonçalo Fernandez de Oviedo : *Libro de la Camara real del principe don Juan é officios de su casa é servicio ordinario*, compuesto por Gonçalo Fernan-

Le capitaine de la garde royale n'entendait pas se borner au rôle d'instructeur ; sa connaissance de l'histoire, l'habitude des affaires et des négociations, lui faisaient croire qu'il devait aussi obtenir quelque influence politique ; il aimait à donner son avis sur les choses du gouvernement et s'entretenait fréquemment de ce sujet avec le secrétaire Almazan, le dévoué serviteur du roi Ferdinand ; ils étaient très loin d'être d'accord, car Gonzalo de Ayora apportait dans ses jugements une indépendance et dans sa manière de parler une franchise et une hardiesse, dont le secrétaire du roi dut plus d'une fois sourire. Déjà, du vivant d'Isabelle, il critiquait ferme la marche du gouvernement et dénonçait les graves périls de l'avenir. Après la mort de la grande reine, la situation de la Castille devint pire, et le chroniqueur demanda à Almazan de lui procurer une entrevue avec le roi, pour qu'il pût exposer ses idées sur la politique. Deux fois le roi l'écouta, le remercia de ses avis et le pria même de continuer à lui dire librement son opinion sur ce qui pourrait servir au bien de l'État. Gonzalo de Ayora recommandait surtout trois choses : faire la guerre aux Maures d'Afrique, modérer les rigueurs de l'Inquisition, diminuer les impôts qui pesaient si lourdement sur le pauvre peuple. On ne peut s'empêcher de reconnaître que le chroniqueur était un conseiller sage et bien inspiré[1].

dez de Oviedo. Publicalo la Sociedad de bibliófilos españoles (introduction de J. M. Escudero de la Peña). Madrid, 1870, in-8, XIX-306 pp. , aux pages 170 et 171. Nicolas Antonio avait mentionné ce passage qu'il avait lu dans le manuscrit alors inédit : *Bibliotheca Hispana nova*, p. 551. L'auteur de l'introduction à la réimpression de l'*Epilogo de las cosas... de Avila* s'en est servi ; il cite aussi à ce propos les *Quincuagenas* de FERNANDEZ DE OVIEDO, sans indiquer le lieu où il serait parlé de G. de Ayora ; nous avons parcouru le manuscrit des *Quincuagenas*, encore inédit en partie, sans y trouver aucune mention de notre chroniqueur ; il est vrai que le temps nous a manqué pour faire une recherche minutieuse. Il y a aussi relativement aux réformes militaires un passage assez curieux dans l'*Histoire de Palencia* (inédite) de ALONZO FERNANDEZ DE MADRID, passage reproduit dans l'introduction aux *Cartas de G. de Ayora*, publiées en 1794.

1. Ces détails résultent de la lettre de Gonzalo de Ayora à Miguel Perez de Almazan, en 1507, lettre que nous publions plus loin.

Gonzalo de Ayora n'était pas seul à recommander la guerre contre les Maures d'Afrique. La grande reine Isabelle, à son lit de mort, en faisait une obligation à ses héritiers ; l'opinion publique, dans toute la Castille, la réclamait avec enthousiasme. C'est pourquoi, en 1505, on décida une expédition contre Mers-el-Kebir et le commandement en fut donné au vaillant Diego de Cordoba, chef des pages de la maison du roi[1]. Gonzalo de Ayora fut un des capitaines qui y prirent part, en même temps que son frère Juan et son cousin Lope Sanchez de Valenzuela. Nous ne savons pas où se cache, si elle existe encore, la relation que ce dernier écrivit sur cette expédition[2], et comme les autres historiens ne nous donnent que peu de détails sur cette victoire, nous n'avons sur le rôle de Gonzalo de Ayora que son propre témoignage. Dans la relation qu'il adressa au roi, il s'attribue le mérite d'avoir conseillé le mouvement sur les hauteurs, qui décida de la retraite des Maures et du gain de la bataille; cela est possible, puisqu'il ne manquait ni d'expérience ni de savoir dans les choses militaires. Dans un fragment de sa Chronique des Rois Catholiques, que nous publions, il répète qu'il rendit de réels services[3]. Quoi qu'il en soit, sa relation au roi est très longue et détaillée ; c'est de beaucoup le plus important des documents qui nous soient parvenus sur ce début de l'occupation espagnole dans le royaume de Tlemcen[4].

1. En castillan : *alcaide de los donceles.* Souvent on l'appelle tout simplement l'*alcaide.*

2. Gonzalo Argote de Molina, à la fin de son livre *Nobleza de Andaluzia,* cite, parmi les sources manuscrites dont il s'est servi, une relation du siège de Mers-el-Kebir par le commandeur (de l'ordre de Saint-Jacques) Lope Sanchez de Valenzuela. Nicolas Antonio lui emprunte cette indication, mais n'a point vu cette relation ; elle n'a malheureusement pas encore été retrouvée.

3. « In qua expeditione nos ipsi interfuimus, neque (ut opinor) industria et labor nostrî ea in re parum profuere, quamvis inde nullum ob id beneficium ego sim consequutus, quod temporum calamitati et fortunæ invidiæ ascribendum reor. »

4. Publiée dans le tome XLVII des *Documentos inéditos para la historia de España.*

La prise d'une petite forteresse, comme était Mers-el-Kebir, la possession d'un point de débarquement sur la côte d'Afrique, n'étaient pas pour satisfaire entièrement Gonzalo de Ayora; avec raison, il aurait voulu de plus grands efforts, une guerre plus sérieuse, un dessein plus suivi. Il avait vu avec peine que l'avare Ferdinand reculait devant les dépenses nécessaires et laissait presque tous les frais de l'expédition à la charge des villes d'Andalousie. « Ces pauvres gens qui n'avaient pas de pain à manger, avaient dû fournir des vivres pour nourrir l'armée pendant quarante jours [1]. » Il revint en Espagne un peu découragé et l'insuccès de ses démarches pour obtenir quelque récompense de ses services ajouta encore à son mécontentement. La *obrería* de Cordoue [2], qu'il sollicitait, ne lui fut pas donnée, parce que, disait-on, son messager n'était arrivé qu'après la nomination d'un autre ; on ne lui donna pas même une compensation, et il semble qu'il était assez pauvre ; il n'avait guère reçu, comme faveur royale, que l'autorisation de prendre cinq cents fanègues de blé sur le territoire de Porcuna. Toutes ces raisons, son caractère naturellement grondeur, le classèrent parmi les mécontents qui abandonnèrent le parti de Ferdinand, pour suivre celui de son compétiteur à la régence de Castille, celui de Philippe le Beau. Voici comment Fernandez de Oviedo, nous indique ce fait : « En l'an 1506, vint en Castille le sérénissime roi Philippe et Gonzalo de Ayora parut mieux disposé pour celui-ci que pour le Roi Catholique; on en jugea ainsi par quelques paroles qu'il se laissa aller à prononcer [3]. » Il est certain qu'il se tourna du côté du nouveau souverain, puisque lui-

1. « La mejor (obra) que fué ganar á Macalquevir se hyzo á costa y daño de los pueblos de Andaluzia, que no tenyendo pan que comer hyzieron talegas por quarenta dias ». Lettre de G. de Ayora à Almazan, publiée plus loin.

2. Charge de receveur des rentes d'une église ou d'une communauté.

3. « Fué mas aderente en la voluntad al rrey don Phelipe que al Rey Cathólico é assí se juzgó de algunas palabras quel se dexó dezir .» GONÇALO FERNANDEZ DE OVIEDO, *op. cit.*, p. 171.

même dit, dans la lettre à Almazan que nous publions, que le bon droit était du côté du roi Philippe.

Il n'eut pas lieu d'être très satisfait du changement de gouvernement, car dans le court espace de temps que régna Philippe Ier il trouva moyen de se faire renvoyer de la cour ; il fut, comme il dit, « desterrado y perseguido de la corte » et se retira dans sa ville natale de Cordoue. Celle-ci était alors pleine de troubles ; l'inquisiteur général, le fougueux Diego de Deza, archevêque de Séville et son lieutenant le chanoine Diego Rodriguez Lucero poursuivaient, avec une rigueur extrême, les Maures et les Juifs convertis ou, comme on les appelait, les nouveaux chrétiens. Ils se servaient surtout de leur terrible pouvoir pour exercer des vengeances particulières, pour assouvir leur cupidité et de viles passions ; « ils tuaient et volaient et violaient jeunes filles et femmes mariées, sans crainte de Dieu et sans justice ». Les habitants de Cordoue ne purent tolérer de tels excès. Ils se soulevèrent avec l'appui du marquis de Priégo, forcèrent les portes des cachots et en tirèrent les prisonniers et faillirent même faire un mauvais parti à Lucero et à ses complices. Puis ils résolurent de faire entendre leurs plaintes à la cour et de demander protection contre le retour de telles violences. Ils nommèrent quatre délégués chargés de les représenter auprès de la reine, le protonotaire apostolique et chanoine de Cordoue, Lorenzo de Valverde, le savant Alonso de Toro, le *veinte y cuatro* Antonio de la Cuerda et notre chroniqueur, Gonzalo de Ayora. Celui-ci fut choisi par ses collègues, pour écrire et parler en leur nom, pour être leur fondé de pouvoirs, ce qui prouve qu'il avait dès lors une grande réputation, qu'on avait confiance en son savoir et en la franchise de son langage. Cependant le roi Philippe était mort[1],

1. La Fuente (*Historia general de España,* 2e partie, livre IV, chap. xxii) est le premier, croyons-nous, qui ait donné quelques détails précis sur cette affaire ; il a retrouvé, dans l'Archivo de Simancas, l'instruction donnée aux députés de Cordoue; mais nous pensons qu'il se trompe en la plaçant à l'époque où vivait encore le roi Philippe le Beau. L'instruction ne paraît mentionner que la reine;

le 25 novembre 1506, et la reine Jeanne, dont cette perte acheva de ruiner la raison, ne voulait voir personne, ni examiner aucune affaire; elle disait que son père arrangerait toutes choses, quand il reviendrait prochainement de Naples. Gonzalo de Ayora fut

de plus le témoignage formel que G. de Ayora nous donne, dans sa lettre à Almazan, montre que l'affaire se poursuivit après la mort du roi et que la folie de la reine en retarda la solution. Ferdinand, à Naples, eut à s'en occuper et revint de Rome avec la destitution de l'inquisiteur général; l'archevêque de Séville, Diego de Deza, fut remplacé par Ximenez de Cisneros, archevêque de Tolède. Cela prouve que les plaintes de la ville de Cordoue ne devaient pas être sans fondement. Nous avons trouvé dans la collection Luis Salazar, A. 12, fol. 115 et sqq. une lettre de Diego de Deza à Ferdinand, curieuse en ce qu'elle nous fait voir le caractère violent du personnage et son inimitié contre Ximenez; il se doute qu'on va lui enlever la charge d'inquisiteur général. Comme cette lettre nous paraît inédite et qu'elle éclaire l'histoire de cette époque, nous croyons utile de la donner ici. Nous supprimons seulement les préliminaires. *Con aquellos envoltorios avrá visto V. real Magestad la disposicion desta tierra del Andaluzia y de los grandes della. Todo esta de la misma manera en el Reyno de V. A.* (Votre Altesse) *excepto que, segun algunas cartas é visto de Cordova, parece aver mudança en el Marqués* (marquis de Priégo) *y Conde de Cabra. Esta podrá V. A. conocer por las cartas que ellos escrivieron sy se determinan bien en ellas que an de poner sus cosas y personas por su servicio; como quedaron comigo, quando aqui estovieron, ya lo escrevi á V. A. y no creia V. A. que sy mudança ay en el Marqués y Conde, ayude por las cosas de la Inquisicion; que antés, segun acá se a alcançado, tomaron por achaque las cosas de la Inquisicion para alterar la ciudad por interesses de sus partialidades, para juntar la ciudat con ellos contra el Alcayde de los Donzeles que a sido siempre y es verdadero y fidelissimo servidor de V. A. y merece que en mercedes y en onrra lo conosca el de V. A., que uno de ellos en que verdaderamente quedó la fé fué el y quando yo fui llamado de Toro á la corte sobre lo que no es pa en carta* (probablement à propos des plaintes de la ville de Cordoue), *el me vya y me acompañava syn empacho, lo que otros no hazian. Y porqué V. A. vea quan mala razon an tenydo los de Córdova pa lo que an hecho, envio aqui una relacion que yo é hecho con ellos. Y porqué no toviesse color de ofender á Dios y á V. A. yo tengo cometidas las causas de Córdova y de los presos de Toro y Valladolid á ocho personas del Consejo real, porqué me las enviaron á pedir pa quitar escandalo y clamores que dañan y satisfazer á quien los dara favor. Y esta comision hizo, porqué, cumplido con Dios, syendo los del Consejo personas de confianza, quitase el escandalo y impedimento que algunos grandes me escrivian se podria dar con la venida de V. A., aunque su venida y estado y paz y prosperitat no está syno en la mano de Dios; mas yo quise cumplir lo que en mi era de forma, que por mi no tomara nadie achaque syno el que toviere*

retenu longtemps à la cour, près de Burgos ou dans cette ville, sans pouvoir obtenir une réponse aux plaintes de ses compatriotes. Dans ce temps, il apprit qu'une peste terrible décimait la population de Cordoue et ne jugea pas à propos d'y retourner,

dañado al corazon. Y cerca de este articulo, suplico á V. A. una cosa, que siempre le suplique y V. A. la conservo, y es que por ninguna necessidat ofenda á Dios por ganar los ombres, porqué seria muy mal troque y puede y sabe Dios tanto, que por la misma via que piensan algunos pidiendo á Dios ganar los ombres, haze que los pierdan. Digo esto porqué de la corte de la reyna N. S. me an certificado que V. A. escrivo á su embaxador que dixese al arzobispo de Toledo enviava á Roma á suplicar al papa que lo enviase proveydo por Inquisidor general destos regnos; de loqual yo estoy muy maravillado, porqué V. A. conoce bien que tal provision seria de grande ofensa de Dios y pa destrucion de la Inquisicion y pa malos fines que se habria temer. Y no se escuse V. A. ante Dios, diziendo que, puesta la Inquisicion eu sus manos, la defendria como hasta agora la impugnava, porqué la impuñacion que se a hecho y haze á este Santo Oficio sale de odio y enemiga que le tiene, lo que está bien conocido. Y syendo asÿ y tenyendo el arzobispo de Toledo la osadia pa hazer mal y traycion, qual V. A. y toda Castilla saben á una, empacho de cosa que del digan syno hazer su hecho. Los prelados con que V. A. puede descargar su consciencia me parece que son el obispo de Segovia y el obispo de Avila; para estos ó para uno dellos que basta, deve V. A. procurar el oficio de Inquisidor general; mas de procurarlo pa el arzobispo de Toledo, suplico á V. A. que se guarde no haga tan grande ofensa y desconocimiento á Dios. Yá V. A. sabe, por experyencia de lo que en algunos a visto, como Dios suele punyr á los que en este oficio y en las cosas de la fe le ofenden. Al arçobispo de Toledo es bien que V. A. lo gane con buena voluntad y amor y con onrrarle y aun con hazerle mercedes, sy no bastan las hechas, pa sus servicios, mas no satisfazer su voluntad contra la voluntad y onrra de Dios y en destrucion de su santa fe. Y todos quantos acá lo an oydo se espantan de V. A. y aun conocen, sy es verdat, que lo haze solamente por contentarle y ganar su voluntad y no les parece bien E escryto cerca deste articulo tan largo porqué temo mucho que en tal caso V. A. ofenda á Dios. — Creo que ya avrá visto V. A. el pliego postrymero, que envie por via de Mossen Ferrer, sobre el concierto en que a venido el duque de Medyna Sidonia pa servir y seguir á V. A.; el es gran parte en esta Andaluzia, tiene quasi toda esta ciudat, y es la verdat que en su cabildo ni en cosa que toque á su governacion no se haze syno lo que el quiere. Junto todo esto parece que le da gran razon á tener por agraviado, viendo sus pryvilegios y los gastos que sus antecesores hizieron sobre Gibraltar y la muerte de su visahuelo y mucha sangre que su casa a derramado sobre ganar aquel lugar y que al fin su casa lo ganó y á su costa de los Moros. El duque a mostrado sus privilegios y cartas sobre esto de Gibraltar y verdaderamente son

mais s'établit à Palencia. Il y avait fait connaissance de doña Isabelle Vasquez, fille unique d'un seigneur assez riche; il se maria avec elle, « à la mode du bon vieux temps », c'est-à-dire après de courts préliminaires, à ce qu'il semble, dans les premiers mois de l'année 1507.

fuertes; parece que tiene razon de quexarse. Suplico á V. A. que todo lo mande mirar y pues puede ganar al duque con lo que parece ser suyo, devria lo hazer; que las promesas que de otra parte le hazen son tantas que yo e tenido y tengo harto trabajo en desazer las cartas que le envian; que me cumple tener gran vigilancia sobre las cartas que le envian. Dios a hecho que el duque me muestra todas las cartas y las que mas guerra me hazen son las del licenciado Tello, que como es de esta ciudat y el duque lo tiene por mucho suyo; y junto con esto tiene lo por mucho suyo el arçobispo de Toledo y piensa que todo lo que le escryve es con su acuerdo; mas guerras sean dadas á nuestro servicio no le an podido llevar. Suplico á V. A. que sobre esto del duque, luego me mande responder porque seria gran cosa que este se declarase y todos supiesen que era servidor de V. A. al publico y que a de poner su persona y casa por su servicio; y segun me dizen que Gibraltar está cercado de la tierra del duque, yo soy de opinion que mas seguro está Gibraltar de los Moros en poder del duque que en poder de un alcayde, que ha de esperar el socorro de muy lexos; y asi parece que siendo en ella alcayde por el rey, fué dos vezes perdida y agora especialmente yo la querria mas en mano del duque que de la persona que la tiene. Digo pa servicio de V. A. todo lo que yo alcanço; e dicho; V. A. haga lo que fuere mas su servicio. - En la venida de V. A. deve mandar dar toda la priesa que ser pueda, porque agora todas las gentes y ciudades desean á V. A. como á quien los a de redemir; y su entrada en estos reynos serya agora tan llana y pacifica que no avria contraste, porqué, allende que la mayor parte ama á V. A., syenten todos generalmente la falta de governacion y de justicia; y con la dilatacion ya sabe V. A., que pueden acaecer casos y cosas por do se muden coraçones; y para las faltas y daños se busquen remedios, de manera que no sientan tanto la necesidat; y otras muchas cosas pueden acaecer que agora no se piensan. Como á fortaleza cercada que, aunque este bastecida de todas las cosas, el que puede luego á tercero dia la querria socorrer, las cosas deste Reyno ya V. A. las avrá puesto en orden y de acá se han de conservar mejor que de allá, como V. A. sabe. Bien creo que terna allá mucho trabajo y fatiga de poner en orden las cosas deste Reyno, segun su desorden, mas como en tiempo del rey Fernando, estuvo en tan gran concierto, como dizen, prestamente sera reformado. Suplico á V. A. me mande scribir qué tal a hallado á Gonzalo Hernandez, duque de Terranova, que deseo mucho que lo aya hallado bueno y leal servidor. La vida y real estado de V. A. guarde Nuestro Señor por muchos años. — De Sevilla XI *de enero — Capellan y servidor de V. A. que besa sus reales manos.* — ARCHIEPISCOPUS HISPALENSIS. »

C'est peu après, le 16 juillet 1507, qu'il écrivit la longue et intéressante lettre à Miguel Perez de Almazan, que nous publions d'après l'original conservé dans la collection Luis de Salazar. Son correspondant, conseiller fidèle de Ferdinand, avait dû voir avec déplaisir que Gonzalo de Ayora eût abandonné le parti du Roi Catholique ; pourtant ses relations avec lui dataient de si loin, qu'il n'avait pas rompu avec le chroniqueur. Ce dernier, lorsqu'il apprit que le roi et Almazan étaient sur le point de revenir en Castille, crut le moment favorable pour rentrer en grâce et obtenir quelque étrenne. Cette lettre intéressante pour l'histoire du règne de Ferdinand, et le plus important document que nous ayons sur la vie de Gonzalo de Ayora, met à nu le caractère de son auteur ; on y voit très bien sa hardiesse et sa franchise à dire de dures vérités sur le roi, sa manie de redire qu'il avait eu raison autrefois et comme prophétisé les maux présents, son ambition et son avidité, qui sont telles qu'il demande tout ensemble et les cinq cents fanègues de blé, concession qu'on lui avait retirée, et une charge de *veinte y cuatro* de Cordoue, et la *fieldad*, et la *obreria* de cette ville, prouvant par des exemples qu'on peut cumuler ces divers offices.

Nous ne savons pas bien quel fut le résultat de cette sollicitation. L'auteur du *Nobiliario de Cordoba* affirme que Gonzalo de Ayora fut *veinte y cuatro* de Cordoue. S'il en était ainsi, on pourrait admettre que sa requête avait eu plein succès. Mais nous croyons que le généalogiste a commis une erreur et confondu notre auteur avec quelqu'un de ses parents ; dans aucun des écrits postérieurs à 1507, le chroniqueur ne prend ce titre de *veinte y cuatro* ; de plus, il semble bien avoir résidé toujours, depuis cette date, à Palencia et non à Cordoue. Il est probable que la requête de Gonzalo ne fut pas agréée, nous savons même qu'il ne recouvra point sa charge de capitaine de la garde ; Ferdinand le remplaça par Juan Velasquez. Pourtant il ne pouvait pas montrer une grande sévérité contre son ancien serviteur, alors qu'il pardonnait à tous ceux qui

avaient fait défection et il lui laissa son titre et ses fonctions de *cronista*. Il faut dire, au surplus, que ce titre n'avait pas alors la valeur qu'on y attacha dans la suite ; il y en avait plusieurs à la fois qui le portaient, plusieurs même qui n'écrivirent jamais rien ; peut-être aussi n'y avait-il pas de rétribution déterminée et le roi se contentait-il de faire quelque gratification à l'auteur, quand une partie de son travail lui était présentée. Il est certain que Gonzalo de Ayora continuait, en ces années 1508 et 1509, à rédiger la Chronique latine, qu'il avait commencée par la conquête de Grenade ; le récit du retour de Ferdinand en Espagne, que nous publions, doit avoir été écrit peu de temps après les événements qui y sont relatés.

Si la lettre de Gonzalo de Ayora à Almazan ne lui valut pas les offices qu'il espérait, il n'y a pas lieu de croire qu'elle ait influé sur l'esprit du roi, pour le décider à continuer la guerre en Afrique contre les Maures. L'opinion publique, dont le cardinal Ximenez de Cisneros était l'interprète, servit plus que les sages raisonnements de notre chroniqueur à entraîner Ferdinand dans une entreprise contre la grande ville d'Oran. Enlever cette place était bien autrement difficile que ne l'avait été la prise de Mers-el-Kebir, et un homme tel que l'ancien capitaine de la garde pouvait rendre de réels services. Aussi Ximenès, qui prépara l'expédition avec un soin minutieux, n'eût garde de l'oublier et l'inscrivit tout d'abord parmi les capitaines qui y devaient prendre part. Il ne porta pas cependant le titre de colonel, comme on l'a dit souvent ; dans les documents conservés à la bibliothèque de l'Université de Madrid, il est toujours désigné comme ayant le grade de capitaine. Il est vrai de dire que dans la réalité il remplit les fonctions d'un colonel. Dans un des documents mentionnés ci-dessus, on voit que son cousin Lope Sanchez de Valenzuela commandait la cavalerie, tandis que lui-même était à la tête de la première « batalla » d'infanterie, composée d'un millier d'hommes ; il avait pour lieutenant son frère Juan, qui, deux ans auparavant, avait été grièvement blessé à la déroute

de Misserghin et n'avait échappé que par miracle [1]. Les relations du siège d'Oran, bien qu'elles ne nous donnent pas de renseignements précis sur le rôle de Gonzalo de Ayora, laissent entrevoir que son régiment et lui-même eurent une part importante en cette grande victoire.

Depuis le retour de Gonzalo de Ayora à sa résidence de Palencia, à la fin de 1509 ou au commencement de 1510, jusqu'à l'année 1519, nous ne savons rien de sa vie. Lorsqu'il revint à sa maison, il avait déjà quarante-quatre ans; peu après sa santé s'altéra, effet naturel de tant de voyages et de campagnes si pénibles; il avait des enfants en bas âge. Aussi, quand fut déclarée la guerre de Navarre en 1512, il écrivit à Almazan pour s'excuser de n'y pas prendre part [2]. On voit par cette lettre qu'il était toujours mécontent du roi Ferdinand et de plus en plus porté à se plaindre. On croirait à l'entendre qu'il était sans ressources et que les soucis matériels de l'existence devaient le préoccuper beaucoup. Mais nous n'ajoutons pas une foi absolue à ce qu'il nous dit à ce sujet; sa femme était fille unique d'un seigneur assez riche; lui-même devait avoir hérité de quelque chose du côté de ses parents; enfin, nous le connaissons si quémandeur, par nature autant que par l'effet d'une habitude invétérée, que ses plaintes amères nous laissent un peu incrédule.

Gonzalo de Ayora employa ces dix années de sa vie, à ce qu'il semble, à continuer sa Chronique; il dut notamment écrire la relation de cette expédition contre Oran, dont il avait été témoin et un des principaux acteurs [3]. Il faisait aussi des recherches sur l'histoire de diverses localités de la Castille et publiait, en 1519, un remarquable opuscule sur les événements qui s'étaient accomplis depuis l'antiquité dans la ville d'Avila et sur les familles les plus

1. V. la lettre de G. de Ayora à Almazan.

2. Lettre XIII, de l'édition de 1794.

3. C'est de ces « écritures » qu'il communiquait le brouillon à Almazan en 1512 ; il en parle dans les lettres XIII et XIV de l'édition de 1794.

distinguées de la région. On voit qu'il était vraiment très instruit pour l'époque et qu'il jouissait d'une réelle réputation. Entre autres amis, parmi les gens de lettres, il pouvait compter deux des hommes les plus célèbres de ce temps : Pierre Martyr et Marino Siliceo[1]. Les travaux littéraires ne suffisaient pas à satisfaire notre chroniqueur; il gardait toujours ses idées ambitieuses et, comme il ne pouvait plus servir sur les champs de bataille, il rêvait encore d'avoir part au gouvernement et de jouer un rôle politique.

L'éternel mécontent qui avait trouvé à critiquer le gouvernement des Rois Catholiques, puis celui de Ferdinand V, dut natu-

1. Pierre Martyr l'appelle son ami : *Opus epistolarum*, etc. (Amsterdam, 1678, in-f°), lettre 413. Dans le recueil des lettres de Marino Siliceo, imprimé en 1514, au 2e f° du livre XVII, on trouve les deux billets suivants :

1° *Gonsalus Aiora Siculo suo S. D.*

Accepi regem Ferdinandum historiæ de rebus ejus gestis te præfecisse. Sapienter quidem fecit rex prudentissimus, qui sua et Hisabellæ reginæ præclara facinora tuo stilo mandavit. Ego vero non possum et tibi non gratulari mihique gaudere. Nam si hactenus te, ut scis, magna fiducia consului, posthac te quasi collega multo familiarius utar et contubernio tuo. Vale, vir doctissime.

2° *Siculus Gonsalo Aioræ historico regio S. D.*

Quam de me fiduciam habes et opinionem, vir eloquentissime, ea profecto te nunquam fallet. Ego autem quod rex Ferdinandus me tibi in hoc scribendi munere collegam et socium adjunxit non minus quam tu gratulor lætorque. Habebo enim quocum libente conferam et quem de rebus gestis, quibus non interfui et tibi notæ sunt, consulam. Superest igitur ut posthac nihil alter agat sine alterius consilio. Vale.

On voit par ces lettres qu'il y avait entre les deux savants des relations antérieures, assez suivies. Pierre Martyr parlant de Gonzalo de Ayora, l'appelle une fois *non minus armis quam litteris clarus* (lettre 413, déja citée), et une autre fois *lingua disertus* (lettre 652, même recueil). Alonso Fernandez de Madrid, dans son *Histoire de Palencia*, le qualifie *varon muy leido y asaz experimentado en las letras y armas*. Introduction à l'édition des *Cartas de G. de Ayora*, de 1794. Esteban de Garibay, dans son *Compendio historial*, etc., lib. XVIII, c. I, dit: *Tambien fué buen chronista Gonçalo de Ayora no solo en latin, mas aun en romance*. On voit par tous ces témoignages que ses œuvres étaient estimées.

rellement estimer que tout allait de mal en pis dans les premières années du règne de Charles Ier. Il dut trouver légitime l'explosion de colère qui amena la révolte des *Comunidades,* en 1520, et nous voyons qu'il prit une certaine part dans cette insurrection populaire. Aux premiers jours de la révolte, dans une tentative de conciliation que les administrateurs de Castille firent auprès des habitants rebelles de Valladolid, il parla à ceux-ci, à ce que nous apprend Pierre Martyr, disserta sur les gouvernements monarchique, aristocratique, démocratique, exposa ce qui était le plus sûr et le plus convenable dans la situation présente, prouvant par des exemples que Rome avait grandi et prospéré par la concorde et s'était perdue plus tard et ruinée par les dissensions intestines [1]. On voit que le chroniqueur prêchait alors la modération et paraissait partisan d'une entente avec les administrateurs de Castille. D'autre part nous le voyons conseiller à ceux-ci la clémence. Selon le savant évêque de Pampelune, l'historien Prudencio de Sandoval, les ministres du roi avaient tenu conseil et discuté sur le moyen d'apaiser la révolte; les uns voulaient employer la douceur tandis que la majorité se déterminait pour une répression rigoureuse. Gonzalo de Ayora, on ne voit pas à quel titre, donna son avis par écrit, et l'historien le copie tout au long [2]. Ce document, plein d'une érudition intempestive et de digressions oiseuses, où il n'y pas une seule vue pratique, est toutefois curieux en ce qu'il montre l'esprit de modération et de justice de l'auteur; il conseille aux administrateurs d'accorder quelque satisfaction aux réclamations légitimes des rebelles, de

1. Voici le texte de Pierre Martyr (lettre 662): *Suggestum conscendit Gonsalus Ajora, regius historicus, linguâ disertus, de monarchia, de democratia, de aristocratia quædam, quid utilius, quid tutius, Romanorum principatu aliorumque exemplis edixit; ut Romani coaluerint concordia durante, ut ruerint discordia pullulante, disseruit.*

2. Prudencio de Sandoval a beaucoup donné de documents de ce genre dans son histoire; nous verrons plus loin qu'il a pris celui-ci d'une relation anonyme des *Comunidades,* qui se trouve maintenant à la Biblioteca nacional de Madrid. Il l'a inséré au liv. V, chap. xxxv, de son *Historia de Carlos V.*

rétablir dans le pays une justice sérieuse et un bon gouvernement, car, les causes principales du soulèvement ayant disparu, tous ceux des rebelles qui sont des hommes honorables et amis de la justice, rentreront dans le devoir et les autres, abandonnés et affaiblis, seront châtiés comme ils méritent. Le document cité par Sandoval est certainement authentique; non seulement il exprime bien l'opinion de Gonzalvo de Ayora, mais on reconnaît même son style. Par exemple, le conseiller dit aux administrateurs que Roboam fut perdu pour n'avoir pas écouté les avis qu'on lui donnait; dans sa lettre à Almazan, en 1507, il avait dit exactement la même chose. Il termine l'exposé de son opinion en proposant de s'occuper de la chose publique; il avait déjà fait ainsi dans la lettre ci-dessus indiquée et en plusieurs autres circonstances. Le caractère et l'ambition du chroniqueur n'avaient guère changé avec les années.

Les historiens des *Comunidades* ne nous apprennent plus rien sur Gonzalo de Ayora; ils ne le citent ni à propos des faits de guerre, ni à propos des délibérations du parti révolté. Il semblerait donc qu'il ne joua plus aucun rôle dans la suite et qu'il vécut dans la retraite. Cependant il fut traité par Charles-Quint avec plus de sévérité qu'il ne l'avait été par le roi Ferdinand; son nom se trouva sur la liste fatale de ceux qui furent exceptés de l'amnistie générale[1]. Il fut condamné à mort, et, déjà d'un âge avancé et d'une santé chancelante, il dut fuir de sa maison de Palencia et prendre le chemin de l'exil. Il vécut encore quelques années en Portugal, estimé du roi, à ce que nous apprend l'auteur anonyme du *Nobiliario de Cordoba*[2]; on ne sait à quelle époque il mourut, ni ce que devinrent ses enfants[3].

1. Cette liste se trouve dans La Fuente : *Historia general de España*, partie III, livre I, chap. IV.

2. « Fué muy estimado de los reies de Castilla y Portugal », dit le *Nobiliario de Cordoba* déja cité.

3. Nous devons à notre savant ami, D. Guillen Robles de l'Académie d'Histoire, la communication du passage suivant de la vie de Ayora dans les *Cordobeses ilustres* de Ramirer de Las Casas-Deza (manuscrit de la Biblioteca

Les renseignements que nous avons réunis, et dont bon nombre étaient inconnus, ne nous permettent pas de tracer un portrait détaillé du vaillant capitaine chroniqueur; on peut affirmer toutefois qu'il fut, dès ses jeunes années, un officier habile et expérimenté, un ingénieur de talent, un des organisateurs de l'armée espagnole[1]. Tant de qualités ne lui valurent pas la situation à laquelle il avait droit, parce qu'il se montra toujours assez infatué de son mérite, téméraire en paroles et d'une franchise un peu brutale, souvent importun, toujours mécontent. Mais, si on le considère comme historien, on n'a que peu de reproches à lui faire; ses Lettres écrites de devant Salsas et sa Relation du siège de Mers-el-Kebir, sont importantes par la précision et l'abondance des détails; son *Histoire d'Avila* témoigne de ses connaissances variées, de son intelligence lucide, de son souci de l'exactitude; enfin, dans les fragments de sa Chronique latine des Rois Catholiques que nous publions, on remarquera une concision, un jugement, un art de mettre en relief les hommes et les choses, qui sont parmi les principales qualités qui distinguent l'historien vraiment digne de ce nom. Par malheur, la mauvaise fortune, qui avait poursuivi l'auteur durant toute sa vie, s'acharna aussi sur ses œuvres et une faible partie seulement en est parvenue jusqu'à nous.

nacional) : « *En el cabildo de 18 de mayo de 1526 que celebró el ayuntamiento de Córdoba se dice lo siguiente : Entró Martin de Ayora é hizo relacion como Gonzalo de Ayora su hermano (?) es uno de los esceptuados en lo de las Comunidades y suplicó à la Ciudad, que suplique á S. M. conceda el perdon, y se cometió á D. Francisco Pacheco, D. Fernando Alonso de Córdoba, Francisco de Aguayo y Francisco de Sayavedra, veinticuatro, y Gonzalo Carrillo y Juan de Godoy, jurados.* » Il est vraisemblable que des recherches dans les archives de Cordoue, de Palencia, de Portugal feraient trouver quelques renseignements sur les dernières années de Gonzalo de Ayora.

1. L'éditeur des *Cartas de Gonzalo de Ayora*, etc. (Madrid, 1794, in-8) fait de notre auteur un des plus grands hommes de guerre et le fondateur de la discipline espagnole. ALMIRANTE, dans son savant ouvrage : *Bibliografia militar de España* (Madrid, 1876, in-f°), à l'article AYORA, critique avec force cette opinion et, tout en ayant raison dans le fond, me paraît avoir rabaissé un peu trop le rôle de G. de Ayora.

II. — *Ouvrages de Gonzalo de Ayora.*

Le ouvrages de Gonzalo de Ayora ou qu'on lui attribue sont les suivants :

1° PETRI MONTIS : *De diagnoscendis hominibus, libri VI, interprete ex hispanico G. Ayora Cordubensi*; à la fin : Mediolani per Antonium Zarotum, 1492, in-f°, sans pagination. Livre intéressant dont nous avons parlé ci-dessus et qui mériterait d'être étudié par ceux qui s'occupent d'histoire militaire[1].

2° GONZALO DE AYORA : *Cartas al Rey D. Fernando, en el año 1503, desde el Rosellon, sobre el estado de la guerra con los Franceses, dadas á luz por D. G. U.* Madrid (Sancha), 1794, in-8°. E. de Ochoa, qui les réimprima dans l'*Epistolario español*, t. I, p. 61-75 (t. XIII de la *Biblioteca Rivadeneyra*), dit que l'édition de 1794 fut faite par le savant D. Antonio de Capmany y Monpalau; au contraire, l'auteur de l'introduction à la réimpression de *El epilogo de las cosas de Avila* (D. Pascual de Gayangos) pense qu'elle fut faite par D. Gabriel Vasquez, ce qui correspond assez bien aux initiales D. G. U.

3° *Relation de la prise de Mers-el-Kebir.* C'est la longue lettre écrite au roi par Gonzalo de Ayora, 15 sept. 1505. Elle a été publiée dans le tome XLVII de la *Coleccion de documentos ineditos para la historia de España,* d'après l'original provenant de la bibliothèque du duc d'Osuna et qui est maintenant à la

1. Plusieurs bibliographes attribuent à Gonzalo de Ayora la traduction d'un livre de *Pietro Monti* sur l'Immaculée Conception. Nous n'avons pu rencontrer cet ouvrage ni une mention sûre de son existence. Nous croyons par su te qu'il n'existe pas et que les auteurs qui en ont parlé ont été induits en erreur par ce fait qu'il y a une longue dissertation sur l'Immaculée Conception, dans le livre *De diagnoscendis hominibus.* C'est probablement ce fragment, peut-être imprimé à part, que les bibliographes ont regardé comme un autre ouvrage de P. Monti et de G. de Ayora.

Biblioteca nacional de Madrid. Le savant historien de l'Aragon, Geronimo Zurita, l'avait lue puisqu'il dit au livre VI, c. vx, de son *Histoire du roi Ferdinand : Embarcaron se... hasta cinco mil hombres, aunque Gonçalo de Ayora, que escrivió la relacion desta empresa, como mas amigo de encarecerla, crece el numero.* Il cite encore cette relation un peu plus loin. Antonio ne put se la procurer; aussi croit-il que c'est une relation ou des lettres sur le siège d'Oran et beaucoup de savants après lui ont fait la même confusion. Au surplus, il n'est pas impossible que Gonzalo de Ayora ait mis à profit l'occasion de la prise d'Oran pour en faire relation au roi, comme il avait fait trois ans auparavant pour la prise de Mers-el-Kebír. Cette dernière est le document le plus précieux que nous ayons sur la première entreprise des Espagnols contre le royaume de Tlemcen.

4° *Avila del Rey. — Muchas hystorias dignas de ser sabidas que estavan ocultas; sacadas y ordenadas par Gonçalo de Ayora de Cordova : Capitan y coronista de las Catholicas Majestades. Cum previlegio real.* — A la dernière page : *La presente obra fué impressa en Salamanca por el muy honrrado varon Lorenço de Liom dedei mercader é impressor de libros. Acabose á veynte y dos dias del mes de abril. Año Chr. mill y quinientos y dezinueve años. A pedimento de Juan Gallego vezino de Avila para el señor Gonçalo de Ayora capitan y coronista de Sus Altezas. Con previlegio real dado al dicho señor Gonzalo de Ayora para que ninguno sea osado ni pueda empremir ni vender el presente tractado. So pena de cinquenta mill maravedis y las obras que hiciere ó vendiere que las haya perdidas con el quatro tanto. Salvo quien su poder oviere*, in-4°, frontispice représentant *el rey niño,* lettre gothique, sans foliation. — C'est ainsi que le consciencieux Gallardo, dans le tome Ier, de l'*Ensayo de libros españoles raros y curiosos,* p. 352, décrit le livre publié, en 1519, par Gonzalo de Ayora; il fut bientôt très rare, puisqu'Antonio n'en vit au XVIIIe siècle aucun exemplaire imprimé, mais seulement un manuscrit. Gallardo, dans toute sa vie, n'en vit que trois exemplaires ; pendant

plus de quarante années, il chercha en vain à s'en procurer un. On n'en trouve à Madrid, ni à la Biblioteca Nacional, ni à la bibliothèque de l'Université, ni à celle de l'Académie d'Histoire. Un exemplaire, de la bibliothèque du chanoine Miguel del Riego, étant venu par héritage entre les mains d'Antonio del Riego, celui-ci eut la bonne idée de le réimprimer, sous un titre un peu différent de celui donné par Gallardo : *Epilogo de algunas cosas dignas de memoria, pertenecientes á la ilustre é muy magnifica é muy noble ciudad de Avila por el capitan Gonzalo de Ayora, Cronista de los Reges Católicos, segunda edicion, publicada por Antonio del Riego.* Madrid, 1851, imprimerie de Andres y Diaz[1]. Muñoz dit[2] que le prologue de l'éditeur et les notes sont du savant D. Pascual de Gayangos, ce qui, en effet, paraît probable, étant donnée l'érudition dont témoigne ce prologue.

Le petit écrit de Gonzalo de Ayora sur l'histoire d'Avila ne manque pas de mérite; Muñoz nous apprend que la plupart des faits sont empruntés à deux histoires de Avila plus anciennes, mais qu'ils sont rapportés avec l'esprit critique et le goût qu'on peut attendre d'un écrivain si renommé. Il y a aussi mainte partie que Gonzalo a tirée de son propre fonds et ce sont certainement les meilleures de l'ouvrage. Citons les paragraphes sur la situation, la salubrité, les eaux, les productions du territoire d'Avila, l'héroïsme des habitants de cette ville pour défendre le roi enfant qui fut plus tard Alphonse VIII, sur la vie du savant évêque Alonzo el Tostado, sur les poids et mesures en usage à

1. Cette réimpression elle-même ne se trouve pas facilement. Pendant plusieurs semaines nous l'avions vainement cherchée, et, en désespoir de cause, nous nous adressâmes à M. de Riaño, gendre de D. Pascual de Gayangos, qui d'après Muñoz, devait avoir écrit le prologue et les notes. Mme de Riaño, en digne fille de son père, a bien voulu mettre à notre disposition un précieux exemplaire de l'édition originale de 1519. C'est aussi grâce à ces indications que nous avons pu enfin rencontrer un exemplaire de la réimpression de 1851 et l'acquérir.

2. *Diccionario bibliográfico historico de los antiguos reinos, provincias, ciudades, villas, iglesias y santuarios de España*, por D. Tomas Muñoz y Romero. Madrid, Rivadeneyra, 1858, p. 43.

Avila, sur la police des rues, les antiquités, les églises, sur le regretté prince Juan de Castille, les hôpitaux. Il y a de plus, sur les grandes familles d'Avila et sur ceux de leurs membres qui se distinguèrent dans les guerres d'Afrique, des détails qu'on ne trouve pas ailleurs.

5° *Chronique des Rois Catholiques.* Nous avons dit plus haut que Gonzalo de Ayora fut nommé chroniqueur de Ferdinand et d'Isabelle, probablement peu de temps après son retour en Espagne en 1492. Nous savons par Marino Siliceo qu'il avait écrit l'histoire de la guerre de Grenade [1]; l'historien Garibay le cite parmi ceux qui ont écrit l'histoire des Rois Catholiques [2]; enfin, Gonzalo de Ayora lui-même, en 1519, nous dit qu'il espère que son histoire de Ferdinand et d'Isabelle paraîtra bientôt [3]. C'était l'œuvre capitale de l'auteur, celle à laquelle il attachait le plus de prix, comme on le voit par diverses allusions qu'il y fait. Elle s'est malheureusement perdue et depuis Marino Siliceo et Garibay personne ne l'a vue. Quand nous avons rencontré, dans le manuscrit A. 12, de la collection Salazar, à la bibliothèque de la Real Academia de la Historia, une vingtaine de pages écrites de la main même de Gonzalo de Ayora (nous connaissons son écriture par les originaux des cartes de Salsas et de celle à Almazan en 1507), nous avons de suite espéré que nous nous trouvions en présence de fragments de cette Chronique : en les lisant nous crûmes que c'étaient des pages éparses du brouillon, mais bientôt nous avons remarqué que le relieur avait interverti l'ordre des pages, de manière qu'on ne peut plus les lire avec suite; nous avons rétabli l'ordre véritable et nous avons alors reconnu que le texte contenait deux fragments d'histoire : le premier, sur la déroute de Diego de Cordoba à Misserghin, le second,

1. *De rebus Hispaniæ*, argument du livre XX.
2. *Compendio historial*, lib. XVIII, cap. I.
3. « Espero en Dios que mi historia saldrá presto á luz donde todo (par le contexte on voit qu'il s'agit du règne de Ferdinand et d'Isabelle) se verá por estenso. » *Epilogo de las cosas de Avila...*, Madrid, 1851, à la p. 34.

beaucoup plus considérable, sur la venue de Ferdinand en Castille, la soumission des grands de ce pays et la guerre de 1508 entre les Vénitiens alliés à la France et l'empereur Maximilien. Aucun doute ne peut exister sur la destination et la provenance de ces fragments : ils faisaient partie de la grande chronique que Gonzalo de Ayora avait écrite sur les Rois Catholiques ; il se rapporte souvent à des parties antérieures du même ouvrage, comme par exemple aux récits qu'il avait faits des guerres de Pedro Navarro dans le royaume de Naples et de la prise de Mers-el-Kebir. Cette chronique, qui d'après le témoignage de Marino Siliceo, devait commencer avec la guerre de Grenade et était à peine achevée en 1519, devait comprendre les événements de 1489 environ jusqu'à la mort de Ferdinand en 1516, pour le moins. Il y a bien des raisons de croire qu'elle fut écrite par parties, au fur et à mesure des événements ; il en est certainement ainsi des fragments que nous publions. La Chronique était écrite en latin ; on sait que sous cette forme elle avait plus de chance de succès et que plus d'un ouvrage écrit en espagnol avait dû ensuite être traduit en latin pour être accueilli des savants. Ferdinand V, qui resta toujours au fond très Aragonais et on sait qu'en Aragon le latin fut, jusqu'au règne de Charles-Quint, la langue officielle, préférait les chroniques en latin à celles en castillan. Nous en avons un curieux témoignage dans une lettre de lui, à ce qu'il semble inédite, que nous avons rencontrée dans la collection Salazar, A. 11, f° 292. En voici la teneur :

« El Rey

« Protonot. Vuestra carta recibimos é tenemos vos en servicio la diligencia é buena manera que tovisteys en la publicacion de los oficios desta ciudat, que os screvimos fizieddes, de lo qual eramos bien cierto de vos quando os le encomendamos. A lo que nos screvis sobre la coronica del Rey mi señor, que sancta gloria haya, nos parece seria mejor se haga en latin, pues tanta abilidat tiene para ello Micer Gonçalo, que mas facil sera después de tornarlo en romance que de romance en latin é assí que lo scre-

vimos darledes nuestra letra que sera con la presente y entreverneys en todo de la manera que de vos bien confiamos. Dat en la ciudat de Granada á XVI dias del mes de enero en el anno mil quinientos é uno. »

Gonzalo de Ayora était dans les mêmes conditions que Micer Gonçalo de Santa Maria, dont il est question dans la lettre du roi ; il écrivait avec facilité et élégance en latin, peut-être plus facilement qu'en espagnol. Le style des fragments que nous publions est vraiment assez remarquable, et, s'il y a ça et là des longueurs et des tâches, on doit l'attribuer à ce que nous n'avons que le brouillon de ce travail ; à le mettre au net, l'auteur en aurait certainement fait disparaître les incorrections et amélioré plusieurs passages. Quant au fond de l'histoire, on ne peut s'attendre à aucune révélation d'importance majeure ; Zurita nous a appris à peu près tout ce qu'on peut désirer savoir sur le roi Ferdinand. Toutefois on rencontre dans ces fragments quelques faits inconnus ou on les trouve mieux racontés que dans les autres auteurs. Citons la réponse altière du Roi Catholique à l'ambassadeur du sultan à Naples, l'entrevue de Ferdinand et de Louis XII à Savone, la cérémonie de la remise du chapeau de cardinal à Ximenès au bourg de Tordesillas, la reddition de Burgos, l'histoire du divorce de Manrique, celle de la nonne d'Avila, le châtiment de Pedro de Tordesillas. Un des mérites de Gonzalo de Ayora, c'est de savoir abréger; sa narration des troubles et révoltes en Castille est aussi complète que celle de Zurita, en même temps qu'infiniment plus courte et par suite plus vivante[1]. Nous croyons que les fragments que nous avons trouvés méritent de voir le jour et feront regretter qu'une Chronique si importante paraisse à jamais perdue.

6° *Relacion de las comunidades de Castilla y otros reinos en*

1. « *E á mi, como á persona pública* (plus haut il a dit : *teniendo yo cargo de escribir las historias de España*), *no conviene detenerme mucho en cada una* (*cosa*) *pues he de hacer mencion de todas.* » *Epilogo de las cosas... de Avila*, réimpr. de 1851, p. 11.

tiempo de Carlos V. En tête de ce manuscrit, conservé à la Biblioteca nacional de Madrid, G. 69, une note, d'une écriture très postérieure à celle du texte, dit que c'est un ouvrage de Gonzalo de Ayora, natif de Palencia; une autre, qui suit et est d'une main différente, corrige celle-ci et dit que Gonzalo de Ayora, chroniqueur des Rois Catholiques, était né à Cordoue. On ne connaît pas les auteurs de ces notes, mais bon nombre d'historiens anciens et de ce siècle ont considéré cette chronique des *Comunidades*, comme étant réellement l'œuvre de Gonzalo de Ayora; il suffira de citer parmi eux les consciencieux écrivains Ferrer del Rio [1] et La Fuente. Au contraire, Cayetano Rossell, un des hommes qui ont le mieux connu tout ce qui se rapporte à l'époque d'Isabelle et de Ferdinand, lorsqu'il travailla au volume des *Historiadores de sucesos particulares* publié dans la *Biblioteca Rivadeneyra* (T. XXI de cette collection), jugea que cette relation sans mérite et encombrée de digressions ne pouvait être en aucune façon attribuée au savant chroniqueur de Ferdinand. Nous avons lu avec soin ce volumineux ouvrage et nous sommes très loin d'en avoir une opinion aussi défavorable qu'en avait Cayetano Rossel. On y trouve un grand nombre de documents utiles, de pièces officielles, de détails qu'on ne voit point ailleurs [2]; il y a même quelques récits assez vivants, notamment sur les événements de Valladolid, dont je soupçonne que l'auteur devait être habitant. Mais Cayetano Rossell a raison de refuser à Gonzalo de Ayora « toute complicité », comme il dit, dans ce travail. Ce qui a pu, à notre avis, le faire attribuer au capitaine chroniqueur par des savants tels que Ferrer del Rio et La Fuente, c'est que l'auteur anonyme se montre d'un esprit conciliant et

1. Antonio Ferrer del Rio. *Decadencia de España, primera parte: Historia del levantamiento de las comunidades de Castilla* (1520-1521), Madrid (Mellado), 1850, in-8.

2. Sandoval s'en est largement servi, suivant sa coutume; nous avons de même constaté qu'il a pris presque tout son récit de l'expédition de Charles Quint à Tunis, en 1535, de l'ouvrage inédit de Alonso de Sanabria. (Biblioteca nacional, G. 65 et Y. 172.)

assez partisan de la révolte, comme nous savons que fut Gonzalo de Ayora; mais on sait aussi que presque toute la Castille était dans les mêmes sentiments et, d'autre part, maint passage de cette relation aussi bien que la composition même, montrent qu'elle n'est pas l'œuvre de notre historien. Voici les principales raisons qui m'amènent à penser ainsi :

1° Le manuscrit, qui paraît bien être unique de son espèce, n'est pas du tout de l'écriture de Gonzalo de Ayora.

2° Au folio 69 v°, l'auteur anonyme dit : « Dende á pocos dias un Gonçalo de Ayora, coronista y muy elocuente hombre, hizo á los señores del consejo un rraçonamiento qual aquí oyreis ; que si algunos en ello quisieren mirar, no suscediera el mal que despues suscedió. » Il me paraît peu vraisemblable que Gonzalo de Ayora eût ainsi parlé de lui-même.

3 Au folio 68°, il est dit encore : « Pero contaremos algunas sumariamente y por el mejor estilo que ser pueda, suplicando como suplico al letor, qual emende y corrija con tan sanas entrañas como fué mi proposito en fundar la presente obra, aunque carezca en ella el comun estilo de bien ablar y componer y otras rraçones vivas de hombres leidos, que en mi faltan por no aver estado en los estudios quemandome las zesas ; por tanto cada uno quiziendo mirar esto dirá que ántes soy digno de gracias que no de culpa y porque cada qual va asta do puede y no hasta donde quiere. » Gonzalo de Ayora ne parle jamais de lui avec cette humilité et cette défiance de soi-même ; il ne pouvait pas dire qu'il n'avait pas fait d'études, lui qui étudia avec tant de réputation à Pavie, qui avait passé sa vie à écrire, qui était un des hommes les plus savants de son temps (son histoire d'Avila en est une preuve décisive). Il n'aurait certainement pas dit qu'on se brûle la cervelle à étudier, ce qui est bien une expression d'un homme d'instruction médiocre.

4° Ce qui me donne surtout la conviction que la *Relacion de las Comunidades* n'est pas de Gonzalo de Ayora, c'est l'examen même de la composition de cet ouvrage. L'anonyme commence

par citer tout au long le testament du roi Ferdinand, ses lettres à son petit-fils Charles, celles de celui-ci aux conseillers de Castille, les lettres des procureurs des communes, etc., etc.; Gonzalo de Ayora, dans ce qui nous reste de ses œuvres, ne donne jamais une pièce de ce genre ; il se borne à dire en substance ce que les pièces contiennent. L'anonyme est singulièrement crédule ; il rapporte avec prolixité d'innombrables prophéties des anciens auteurs ou saints sur les Communes et en remplit tout un livre; le chroniqueur de Ferdinand ne donna jamais dans de pareilles superstitions. L'anonyme rapporte sèchement et sans détails les faits de guerre ; Gonzalo de Ayora s'y serait bien plus intéressé et n'aurait pas manqué de développer tout ce qui avait trait à l'art militaire. L'anonyme est diffus et prolixe; nous savons que la qualité maîtresse de Gonzalo était la concision. Enfin, et bien que je n'aie guère qualité pour parler de style espagnol, je ne trouve dans la *Relacion de las Comunidades* aucune des tournures et expressions particulières que j'ai remarquées dans les écrits de Gonzalo de Ayora. Pour toutes ces raisons, je crois pouvoir affirmer qu'il n'a pas écrit d'histoire de la révolte des communes, que du moins il n'est pas l'auteur de celle qu'on lui attribue.

DOCUMENTS INÉDITS

Du chroniqueur GONZALO DE AYORA[1]

Lettre de Gonzalo de Ayora au secrétaire du roi Ferdinand, Miguel Perez de Almazan.

Manuscrit A. 12, de la collection de Luis de Salazar à la Biblioteca de la Real Academia de la historia à Madrid — f° 152 et sqq.

Señor,

La venyda del Rey nuestro Señor y la de Vuesa Merced sea tan en ora buena como dyos sabe que España lo ha menester, y como yo espero que aprovecharan gobernador y consejero tan sanctos y que tan claramente anteponen trabajo á descanso y el provecho comun al suyo particular, pues Su. Alt. pospone sus estados y provechos por los de la Reyna Nuestra Sª, su muy cara y muy amada hyja, y del principe su nieto; y asy lo esperabamos los que tenyamos verdadera noticia de S. A. y de sus consejeros; que no fuera razon que quien tantos y tan grandes byenes avya hecho á esta nacion, que la dexasse perecer en medio de las ondas syn remos y velas y governalle; y porque sé que S. A. y V. Md suelen holgar de quienquiera que acuerda algo de lo que puede aprovechar, usaré de my oficio con la lybertad que suelo. Que pyenso que V. Md se acordara como quando dyos quiso levar á la Reyna N. Sª. de gloryosa memorya, algunos meses atrás dyxe á V. Md algo de lo que después en estos reynos ha sucedydo, por que á mi ver Sus Altezas para en sus dias, aunque pudieran mejorar algunas cosas asý en el govierno de sus personas y casas y reynos, pero con otras muchas excellentes partes que

1. Nous avons gardé dans ces divers documents l'orthographe de l'original; nous nous sommes permis seulement, pour rendre l'intelligence du texte plus facile, d'y mettre la ponctuation qui nous a paru convenir; dans les textes il n'y en a aucune ou bien elle est tout à fait défectueuse. V. A. équivaut à *Vuestra Alteza*, V. M. à *Vuestra Merced*, Sª à *Señora*; les abréviations nra, vra pour *nuestra, vuestra* ont été conservées.

tenian y con su poder y presencia sufriasse la gobernacion. Pero byan sabeys, Señor, que asaz vezes dyxe á V. Md que pa después de sus dias que poco peor podyan proveher para sus animas y honras y para el byen destos reynos. Sobre lo qual tovymos luengas altercaciones y puesto que V. Md con su grande auctorydad y prudencia se me defendiesse con razones, pero el tiempo y la experiencia han claramente mostrado que yo, señor, avya byen dicho lo que dezia, y después que la Reyna, que aya syempre glorya, falleció, acorde muchas vezes á V. Md que tovyese manera con el Rey nuestro Señor, pues erades tan intimo de sus secretos y voluntad, como hyziesse tres obras en estos reynos con que Dyos serya muy servido y la Republica muy aprovechada y Su. Alt. muy amado y temido y estimado; y aun á Su. Alt. lo dyxe dos vezes por vuestro acuerdo y parecer, y el Rey nuestro Señor lo aceptó y me lo agradeció y me mandó que le acordase qualquiera cosa que me pareciese conveniente al servicio de dyos y suyo y byen destos reynos; y con aquella memorya cabe byen lo que agora hago y V. Md me prometió de encaminar las tres obras que yo dezia. La prymera que la ynquisycion se hyziesse como debya y que procediendo con derechura no afloxase. La segunda que se hyziesse alguna guerra á los moros de allende, que con lo que se gastaba en la guarda de nuestras costas y con las ordenes que fueron ordenadas y diputadas para aquello se podrya hazer facilmente y que serya mejor manera y mas segura y gloryosa. La tercera que se hyziese alguna suelta ó relaxacion á los pueblos que estavan muy afligidos y fatigados y dyxe á V. Md el enxemplo de Roboam, que por menospreciar el buen consejo que le fué dado perdyó los dyez tribus y medio de Ysrael. Pues las obras que en truque destas tres se hyzieron furon estas. La mejor que fué ganar á Macalquevir se hyzo á costa y daño de los pueblos de Andaluzia, que no tenyendo un pan que comer hyzieron talegas por quarenta dyas; y los que dallý escapamos con mas peligro y trabajo y aprovechamos mas en el fecho ovimos el gualardon que Vuestra Merced sabe; y los fructos y rentas de las ordenes y las otras mercedes ordinaryas y extraordinaryas lyevanlas muchas vezes lysongeros y malsynes y los que pasan la vyda en ociosydad desaprovechada y los que los agradecen como, señor, vistes, quando mas los ovistes menester; y los desventurados que por seguiros tovymos el cuchillo á la garganta perdymos los officios y beneffícios y nuestra honra en afrenta y disputa, y pereçemos de hambre. En lo de la ynquisycion el medio que se dyó fué confyar tanto del S. arçobispo de Sevilla y de Luzero y Juan de la fuente, con que infamaron todos estos Reynos y destruyeron gran parte dellos syn dios y syn justicia, matando y robando y forzando

donzellas y casadas, en gran vituperio y escarnio de la Religion christiana. En lo de los pueblos fué dexarlos obligados á toda la subjection y servidumbre y pechos y derechos pasados, y en pago de todo dexarlos syn lumbre y syn gobernacion; y por eso dyxe muchas vezes á Vuestra Merced que no solamente el Rey don Philipe, gloria aya, que tenya tan claro derecho á estos Reynos, mas sy el no fuera en el mundo, qualquiera principe vezino que tomara la tutela destos pueblos bastara á echar al Rey nuestro Señor destos Reynos; y quando yo dezia esto á V. M^d^, ny la Reyna era fallecida, ny avia muchos que lo pensaran y muy menos que lo osaran dezir, en especial á persona tan accepta y conjuncta al Rey; pero Dyos es buen testigo que lo que entonces dyxe y agora escrybo que son á fyn de su servicio y del de Su. Alt. y del byen comun destos Reynos. Pues mire vr̄a. M^d^ que el Rey vuelve á estos Reynos amonestado de Dyos con su mismo enxemplo y que no es agora Rey dellos, y que aunque Su. Alt. con su sanctidad y derechura lo sepa y lo diga, que muchos de los que piensan lysongear á Su. Alt. y meter males y discordias en el mundo por hazerse mayores, desde agora publican otras cosas no convenientes á esto; pues quanto mas lo haran quando se vean crecidos en mas honras y dignidades y piensen que no ay quien se lo pueda vedar. Asý mismo que los descargos de la Reyna nr̄a S^a^ que no los tome sobre sy, y pues de glorya y ryquezas y Reynos tiene tanta sobra, que por creçer mas no le falte todo, y que se acuerde de Dyos y del mundo y de su salud y que ponga la esperanza en otra parte que en tierra y que sea mas suelto de manos. Que yo certifico á vr̄a M^d^ que no ay hombre ny mujer en estos Reynos que no aya dicho y diga muchas vezes en publico y en secreto que sy no fuesse por la injusticia del Rey que no avrya avido tal príncipe en el mundo; pero que desta manera qualquiera fué mejor, y diciendo por aquí la cosa tan baxamente que no lo oso poner en carta. Pues byen sé yo que el Rey nunca vendió officios ny benefficios como otros Principes, que aun vyven al presente; mas de tres cosas me parece que le vyno á Su. Al. este mal nombre. Como en vyda de la Reyna nr̄a S^a^ el Rey non podya dar ny proveher las cosas destos Reynos y Su Alt. lo dissimulaba y dava respuestas suspensas y encogidas, aunque después hyziesse lo que le avian suplicado, juzgavan que aquello avia sucedido acaso ó por otros medios y no por su voluntad, la qual creyan que era conforme á lo que avia respondido primero. Lo otro que en sus dyas nunca vymos mercedes repartidas; que claramente lo pudiera Su. Al. ordenar mejor, syno unos llenos de mil officios y tenencias y mercedes, y otros syn pan, y como los favorecidos le presentavan, los malgualardonados hallavan ocasyon de blasphemar y dezir que el Rey no dava

syno á quien se lo gratificava en dineros y cosas de puro ynterésse. La tercera causa fué que como Su. Al. quedo asý abituado, de la misma manera respondya después de solo que quando estavo acompañado, y pues agora lo trahe Dyos para su remedyo y el nuestro, no le pene ponerse en razon consygo mismo y con los subditos, y no se dé á dyez lo que pertenece á cyento y les podra satisfazer y sy algunos grandes y medianos y pequeños tienen recebidos agravios ó daños de la corona Real ó de sus ministros, que sean satisfechos; que por mejor avran el tercio de lo que les pertenece de mano de Su. Al. que en cobrar todo por si mismos desordenadamente, porque en fyn por naçer esta hombre que en alguna manera no tema á dyos y á su honra y vyda; y myrad S. que tan estimada sera la manera con que el Rey podra hazer la satisfacion, como lo que dyere y aun por ventura mas; y sepa el Rey que allende de los otros malos que dexó en estos Reynos, estan muy peor de hambres y pestilencias muy crueles, y estan todos muy desacatados á la Justicia y nombre Real, y las guardas syn paga y muertas de hambre y los pueblos perdidos y sy esto todo no se remedya con sanctidad y templança, derramarse ya mucha sangre que serya mayor ynconveniente que todos; y los cryados y servidores del Rey piensan que an de tener suelta licencia y grande auctorydad para ultrajar y robar y matar a los que mal quieren; y los otros crehen que les es lycito defenderse por todas maneras dellos y de quien los favoreciere para ello. Asý que convyene mirar y proveher con gran tiento de templarlos á todos y mantenerlos en paz y justicia; y no piense el Rey que esta su yda a sydo como quando otras vezes salió de Castilla á pasearse por esos sus Reynos, que hallara las cosas como las dexava, mas que el mas pequeño aposentador ó alguazil ó caçador de Su. Al. piensa que por el peligro en que estuvo ó diffavor que le hyzieron por Su. Al., le es devido un maestrado ó arçobispado y poder matar y robar á quien quisiere syn pena, y los de contrarya opinion que por no aver mas alterado los tiempos y por dissymular ó dar consentimiento á esta venyda, aunque no fuessen parte para la estorvar, que el Rey ny su hazienda bastan á satisfazerlos; y en fyn los unos y los otros procuran la venyda de Su. Al. para el provecho y descanso partycular dellos mismos y quando esto no se les siga, pareceles que serya lygera cosa dezirle que se vuelva con Dyos á sus Reynos. Asý que, señor, vyendo yo que menos daña lo que antes se piensa y se mira, acorde cumplyr esta deuda con Su. Al. y con Vuestra Md. Suplycos, señor, que sy algo de lo que escryvo puede aprovechar, que vra md lo mire y lo acuerde á Su. Al. porque sy las cosas no han de tomar mejor forma y estado, por ventura sera muy sano consejo otro del que por acá se publica, y porque las particu-

larydades que para el remedio de cada cosa destas convienen son tales y tantas que ny se sufren ny caben en carta, las dexo para quando plega á Dios que nos veamos, que sera cosa mas conveniente y avreys, señor, tocado con la mano quan verdad es lo que escryvo á vra md en este caso y quanto cumple procurar los remedios con todo cuydado y diligencia, y en lo general esto basta para agora.

En lo partycular que á mi toca, hago saber á vra md como ya otra vez le screvy, que los daños y agravyos, que los malos ministros de la ynquisicion han fecho en mi tierra, son tales y tantos que no ay persona razonable que sabyendolos no se duela y como yo, señor, fuy á repatryar, desterrado y perseguido de la corte del Rey don Philipe, Córdova me hyzo uno de los diputados en aquel caso, y me emvyaron por su procurador sobre ello á esta corte de la Reyna nra Sa; y con el mal despacho de los negocios detuveme tanto hasta que supe que Córdova y la mayor parte del Andaluzya estava asolada de pestilencia y en este medio ofrecióse me en Palencia un casamiento con una donzella hyjadalgo de xxv años, muy dispuesta y de muy buenas costumbres, sola en casa de sus padres que no tyenen otro hyjo ny hyja y tyenen razonable caudal, todo para ella, y asý á la forma del buen tiempo nos casamos syn muchos contractos; y como el reyno está como aryba dyxe y las lybranças todas ympedydas y perdydas y la merced que el Rey me hyzo de las quinientas hanegas de trygo en Porcuna, á yntercessyon de vra md, suspendiose el año pasado por otra cedula de Su. Alteza, por la gran carestia y suplicacion de los pueblos, de manera que vra md puede juzgar sy devo tener necessydad para rezien casado; porqué suplico á vra md que me aya otra cedula de Su. Al. para las dichas quinientas hanegas de trygo ó alguna otra equivalencia por ellas, y que Su. Al. me haga merced desde agora para quando sea tiempo de una veynte y quatria de Córdova, de las que son vacas; que puesto que dyzen que son mas, á lo menos yo sé de dos ciertas, una que vacó por muerte de Martyn Alonso de Córdova y otra por muerte de Antonio de Córdova; y esta XXIIIItria tenya á Montoro por tenancia y el no dexó hyjo legitimo y al bastardo quedó gran sobra de hazienda; tan byen vacó la obrerya de Córdova por muerte de don Yñigo y no dexó hyjo varon. Sobre esta obrerya escrevy yo á vra md á Salamanca quando vyne de Maçalquibyr y porque llegó tarde mi mensajero, Su. Al. no me hyzo merced della; y con este recelo escryvo á vra md tan temprano, y aunque sea descomedimiento hagolo con gran confiança de Su. Al. y de vra md, que tovistes, señor, siempre mucha voluntad de my byen y honrra y crecimiento; y por no ser

ymportuno hasta oy no receby de Su. Al. merced ny ayuda que valyese un solo real; pues vra md es testigo sy tengo algo merecydo por servicios y buen zelo, y sy vra md me deseó algunas vezes byen por ello, pues myrad, señor, con quan poco trabajo me podreys hazer honrra y merced con que syrva mas y mejor á Su. Al. y á vra md; porque asý mismo estan vacas muchas capitanias de hombres darmas y ginetes y muchas tenencias y officios por todos estos Reynos, y là hazienda de P° Syllero de que Su. Al. me avya prometydo una parte que me dyzen que tornó á vacar por muerte de Calcena y con la tercia parte della saldrya yo de necessydad y los que an de reclamar por ella holgaryan agora que yo la ovyesse toda. Asý que suplico á vra md que por vuestra mano aya yo algun byen en estrenas desta buena venyda. Nuestro Señor la magnifica persona y estado de vra md prospere, con vyda de mi señora vra mujer y hyjos y de quanto byen quieren. Mi señor Juan Vasquez y mi señora su mujer y doña Isabel besan las manos de vra merced y de mi señora, y mi mujer la desea mas conocer y servir que á la Reyna, por lo que yo le he dicho de su gran nobleza y vyrtud. Agora me han certificado que los moros mataron á mi hermano Juan de Ayora en esta entrada que hyzo con el S. alcayde en Afryca; era fiel del aduana de Córdova, por merced de sus altezas; que quando yo volvi de Alemaña, el Rey nro S. me hyzo merced de aquel officio para el; no dexó hyjo ni hyja; mire vra md quan justo es que yo le suceda en el que ze lo dy; ny es officio que me deve estorvar la XXIIII^{tria} porque mi padre, glorya aya, tenia los dos y aun otro que era alférez. Asý que los dos son compatibles y aun la obrerya. Pero esta fieldad han tenido mis antepasados desde que se ganó la tierra de los moros, por buenos servicios que á la corona real fizieron, y por ser hombres muy justos. Señor, loores á dios my hermano escapó, aunque mal herydo. Pero falleció en Córdova Diego Fernandez, alcayde de Almodovar; aquella tenencia es muy syngular pieça, digna pa vra md; tan byen era veynte y quatro de los viejos. Suplico á vra md que no salgan mis suertes syempre en blanco. Agora al cerrar de esta carta llegó la nueva como Su. Al. era desembarcado á salvamento; ella sea en tan buena ora y punto que dyos sea muy servido y España remediada y su al. consyga mayor glorya que de ninguna obra de quantas excellentissimas ha fecho. De Palencia á xvj de julio 1507.

Muy cierto servidor de vra md que sus manos besa,

G. Ayora.

Au dos : A my Señor Mygel Perez de Almaçan secretaryo y del (consejo) de Sus Altezas.

Fragment de la Chronique des Rois Catholiques, *par Gonzalo de Ayora, relatif à la défaite de Diego de Córdoba, près Misserghin.*

Manuscrit A. 12 de la collection de Luis de Salazar à la Bibliothèque de la Real Academia de la Historia, à Madrid, f° 92 et sqq.

Neque erit ab re inter reliquas hujus anni millesimi dmi septim calamitates quae Hispaniam oppresserant, illam commemorare quae illustri ac magnanimo viro Jacobo a Corduba, Regiae juventutis custodi, Lucenae, Speculi Chillionisque oppidorum domino, contigit; qui, quum res hispanas tumultu et seditionibus agitatas undique videret, ut religiose pariter et strenue ab illarum contagione se exsolveret, religionis precipue propagandae causa, zelo fidei accensus et honoris cupiditate inflamatus, in Africam trajecit, in Portum Magnum, Romanorum olim emporium celebre, quod arabice El Marça quibir dicitur, quod ipse Jacobus superiori anno abhinc segundo ceperat, uti desuper copiose rettulimus; in qua expeditione nos ipsi interfuimus, neque (ut opinor) industria et labor nostri ea in re parum profuere, quamvis inde nullum ob id beneficium ego sim consequutus, quod temporum calamitati et fortunae invidiae ascribendum reor. Dux igitur ipse, postquam in terram descendit, Afrorum loca explorare jussit comperitque oppidulum, quodam Maçalguin nomine, capi posse. Eduxit itaque exercitum suum e Portu Magno IIII° idus junias, sed errore ducum, quia noctu ierat, prope Oranum civitatem cerca solis exortum advenit; ubi praedam non mediocrem jumentorum, pecudum atque hominum cepit. Viae praeterea ad Macalguin certitudine captata, iter versus idem oppidulum pergere ceperat, quinquaginta levis armaturae equitibus et ducentis peditibus cum Roderico Rojas et Johane de Ayora, fratre meo, praemissis, qui Afrorum tuguria incenderent et quaecumque ductu facilia caperent, reliqua vero igni ferroque vastarent. Equites autem arabes numero centum, totidemque aut parum amplius pedites coram oppidulo, ex parte ripae cujusdam sica torrentis Christianis obvii sunt, ut illos ad tuguria transire prohibeant; qua re Christiani praecedentes cognita, ad imperatorem suum revertuntur. Afri vero, quicunque tumultuatim occurentes (ut mos eorum est), convenire poterant; colles, quo nostri ad Portum Magnum reversuri erant, preoccuparunt ut illos ad idem oppidum mareque reddire vetarent, vel praedam deserere cogerent, vel iniqua pugna secum decertare compellerent. Christiani siquidem vigilia, aestu, siti et longo itinere fatigati, quoniam viginti millia passuum usque ad meridiem armati perambula-

verant et pondere armorum pene confecti, recto itinere Portum Magnum versus redire coeperunt. Afri quippe id ipsum vetare molientes (*sic*), sub jugo montis acris pugna inter utrosque coepta est. Imperator siquidem Jacobus centum delectos milites praemisit, qui cum Roderico de Rojas, praefecto arcis ejusdem Portus Magni et fratre meo Johane de Ayora, viris procul dubio strenuis, manum cum hoste consererent; quos Mauri vulneratos repellentes, pugna ardentius conserta est, quamvis Barbari non essent numero multo superiores neque armis pares; nostros lapidibus obruebant et corporum equorumque levitate et asperitate collis se tuebantur. Deinde hinc inde Afri et Hispani, undique in certamen concurrentes (*sic*), acre praelium conseritur et quanquam primo, segundo atque tertio congressu hispani superiores esse viderentur, Mauri, velocitate corporum atque equorum (ut diximus) agredientes regredientesque, ducem ipsum Jacobum strenue in fronte pugnantem et equum ejus prosternunt. Quem Christiani, satis viriliter pugnantes, protexerunt eripueruntque e manibus hostium et quidam Metina nomine in equo suo illum imposuerat. Duce itaque suos animante, praelium denuo redintegratum est, et prima, secunda et tertia congressione nostri superiores esse videbantur, donec pertinacia et sagacitate hostium nostri equites a peditibus christianis divulserunt; quâ de re et imperatoris sui casu turbati, terga vertentes abiere. Dux autem ab Afris circumventus ad suos pedites reddire prohibitus, aut mori aut capi aut salutem fuga comparare coactus est; more igitur sapientum, postquam et optimi imperatoris et strenui militis officio functus est, ad alios meliores fortunae casus vitam reservans, suos jam a longe fugientes secutus est; quod si prudentes recto judicio animadverterint ipsum loci et temporis iniquitate et hostium pertinacia fugatum, animi vero virtute et strenuitate invictum fuisse judicabunt. Ceterum pedites hispani qui remanserant, af Afris circumventi, quamvis magno animo et ordine Maurorum impetum aliquantulum substinerent et collem proximum non sine ingenti periculo et labore occuparent, tandem ballistis et sclopetris defficientibus, paulatim post suos pergere coeperunt. At Mauri, postquam magnam Christianorum partem per declivia collis descendere viderunt, reliquos viriliter aggressi sunt, quos superatos super socios precedentes ruere compulerunt et magnam utrorumque partem trucidaverunt. Quo in praelio Christiani mille et quingenti desiderati sunt, sexcenti capti et magna armorum multitudo amissa. Inter captivos fuere Martinus de Argote, ejusdem Jacobi sanguine conjunctus et Johanes de Angulo xv annos natus (Cordubensis)[1];

1. Ce mot a été ensuite barré.

inter occisos Lodovicus de Ixar trucidatus; ii tres viri nobiles et digni laudibus, moriens praesertim, qui, ab equo suo ex ponte desiliens ut cum peditibus moriretur, honestam mortem captivitati praetulit. Fuere in ea pugna peditum ad mille et septingenta[1], equitum centum et septuaginta, quorum XII periere, XV vulnerati, quatuor vero capti sunt. Reliqui inde evadentes tam fracto animo et corpore ad Portum Magnum pervenerunt, quod si Mauri fuissent persequuti, una iis atque castello poti potuissent. Horum peditum christianorum ad mille vel parum amplius, more germano instructi atque armati incedebant, qui in regno Neapolitano sub magno Duce prospere saepe pugnaverant; qui quamvis hoc certamine pertinacius quam reliqui resisterent (Alfonsus a Turre), tandem perempti captique sunt ab abulla (?) ceterique peditum ductores strenue pugnantes evadere. Vexillum ducis, Petrus de Armenta, Cordubensis, signifer ejus, magno cum labore reportavit. Erant Mauri omnes ad quatuorcentum equitum, ad quatuor millia peditum, quorum equitum ac peditum vix centum ea die periere; ut saepe accidere solet, victores siquidem incolumes magna ex parte servantur. Neque est silentio praetereundum quod Johani de Robles, Minorum ordinis fratri in Portu Magno eo die (quo male pugnatum est) contigisse memorant; vir moribus et caritate in primis conspicuus, qui dum sacra ministeria celebrasset, et divinum christi corpus in altari contemplaretur, visa fuit illi christianorum strages; cujus conspectu ita lachrimis perfusus est et miris singultibus quatiebatur, ut rem divinam multo ultra solitum moraretur, quod quum adstantes cernerent, illum excitaverunt ab extasi. Qui tanquam a gravi somno experrectus : Plorate, inquit, et orate, fratres charissimi; nam insolentes effrenatosque barbaros Christicolas fratres nostros trucidantes video; et aliquos eodem momento temporis oppetentes nominatim dixit; quod ita factum esse paulo post compertum est. Is vero, sacrorum ministeriis absolutis, ad celulam se proripuit, ubi junctis sublevatisque ad cœlum manibus, in extasi raptus, prenimio dolore tertia die ab hac luce migravit; quod raro legitur accidisse, quemquam expiravisse merore, ob letitiam vero plures. Praecessit hanc stragem horrendus mestissimusque timor, qui Hispanos stupidos quodammodo praecedenti nocte habuit. Ast alii, qui auguria captare solent, quid judicent videant; hos vero in rebus bellicis nullum deterius omen ipso timore advertimus, qui malum inferre potius quam portendere solet. Quibus in rebus Franciscum Ruyum socium ejus multum contulisse plures affirmabant[2].

1. L'auteur avait d'abord écrit *duo millia et quingenta* ; il a ensuite barré *duo* et ajouté *septingenta.*

2. On ne voit pas très bien à quoi se rattache ce passage.

Fragment de la Chronique des Rois Catholiques, *par Gonzalo de Ayora, relatif aux événements des années 1507 et 1508.*

Manuscrit A. 12 de la collection de Luis de Salazar, à la Bibliothèque de la Real Academia de la Historia, à Madrid, f° 94 et sqq.

... Portum Veneris Liguriae nuncius .....advenerat regem de morte generis... certiorem faciens, nonas octobris anno D. M. D. Vj° neque ob ea propositum iter distulit.....

Anno D. M. D. Vj.

Petens in Portu Veneris Ligustico Rex itaque Catholicus Italiam, magna erat Italorum exspectatio, regem ipsum futurum imperatorem fore ad communem omnium Christianorum pacem conciliandam atque conservandam et ad infidelium tyrannorumque perniciem. Quapropter Summus Pontifex, Veneti, Etrusci et Ligures, una cum Maximiliano Romanorum rege, eidem Ferdinando, tanquam novo Augusto, pecunias, arma, classemque obtulerunt, ut is Italiae imperatoris nomen indueret et exercitum compararet, quo Christiana res publica neque a domesticis neque ab externis hostibus concuteretur. Ferdinandus vero rex, ambitiosa nomina vitans, imperiale nomen non tulit et se rebus suis contentum esse respondit; ceterum animo et corpore se huic rei non defuturum fore, aperte pollicitus est. Ad quem ex universo orbe legati venerant, cum Summi Pontificis et Germaniæ imperatoris et Galliarum regis et Britanniae et Lusitaniae, tum magni Turci legatus, magnae auctoritatis, quem in primo limine Calabriae sistere jussit atque mandata domini sui exponere imperavit, dicens fidei hostes acerrimos in curia sua benigne recipi non licere, ob id praesertim quià Parthenopei reges et ceteri Italiae populi saepe Turcarum favorem erant aucupati et ab illis opitulari non semel procuraverant. Qua re audita, Italia omnis modo mirari, modo stupescere, cepit et regem invictum, tanquam novum Augustum e coelo lapsum, ad sydera extollere non cessavit. Isto interim, Genuenses qui populari plebeioque tumultu Patricios partim trucidaverant atque expoliaverant, reliquos extra imperium suum pepulerant, a Lodovico Gallorum rege defecerant et urbis suae et vicinas arces armis obsederant et incredibili conamine oppugnare ceperant. Ad Catholicum regem legatos miserunt, orantes ut se et omnia bona sua in perpetuam ditionem accipere dignaretur, ut a Gallis quos maxime formid... tuti essent, satis credentes Ferdinandi nomine atque umbra se tutos fore. At Gallus id ipsum non ignorans, regem Catholicum suis legatis atque litteris cer-

tiorem reddit, se Genuensium urbem atque provinciam minime fore aggressurum, si is opem illis ferre in animum induxisset, consensu tamen illius ceteros parvipendere. Ferdinandus vero, ut bellum in Italia et inter Christicolas sedaretur, Gallis se in foedere inito permansurum confirmat et Genuensibus pacis consilium praebet. At populus, utriusque regis amicitia perterritus, Gallorum ditionem et leges tulit, suis prius vivendi institutis exustis. Senatores namque Genuenses, Gallo in urbem suam armato introeunti, municipales leges suas obtulerunt, quibus quidem Rex in foro in ignem conjectis alias protinus illis tradidit.

Dum haec in Italia geruntur, Hispania fame, peste et principum orbitate et simultate procerum maxime laborabat. Partim enim Ferdinandum Catholicum regem flagitabant, ut Johannam filiam Reginam coadjuvaret et regnorum gubernacula caperet, quorum caput frater Franciscus Ximenius archiepiscopus Toletanus erat, cujus prudentia, auctoritas atque opes, reliquos ad se vel industria vel metu secum sentire cogebant. Cui XXXII millia ducatorum in singulis annis offerebantur, ut reginam in regnis regendis coadjuvaret, quibus spretis, ipse regem acersivit. Alii vero Romanorum regem in Hispaniam prope venturum predicabant, ut regna ista nepotis nomine gubernaret, itaque hispana respublica in extremis devenerat. Tandem populorum lachrimae et proborum procerum preces Regem provocaverunt, ut filiae et nepotis bona suis preponeret. Rex igitur, maturo consilio habito, in quo dux Albae, magnus conestabilis et alii unanimes in hoc ipso fuerant, duce de Terra Nova Neapolitani regni magno conestabile et marchione de Denia, magno senescalcho, Diego de Mendoza, quem prius comitem de Melito fecerat, modo vero magno justiciae exsequutore, Fernando Vera a Toleto magno protonotario creatis, et comitem de Ribagorza, ejusdem Catholici patruelem, vice-regem et locum tenentem, id est vicarium generalem ejusdem regni constituit, et Raimundum de Cardona, praecipuum sui equorum agitatorem, Siciliae ultra-farum vice-regem fecit, et reliquos Neapolitani regni magnates, partim equo jure, partim miseratione et foedere cum Gallo facto, in rebus suis restituit et Magnum Capitaneum, tanquam fidelissimum socium, secum duxit. Italiae rebus ita compositis, classem ingentem praeparat, ut in Hispaniam revertatur atque e portu Neapolitano pridie nonas Junias solvit. At quia Gallorum rex Catholici praesentiam summopere desiderabat, in Savona, Genuensem civitatem, sese visuros conveniunt. Ubi, postquam hispana classis applicuit, Hispani Gallorum antiquam perfidiam non parum suspectam habebant, sed a Gallis pompa et ornatu superari maxime formidabant, quia magna eorum pars onerariis navibus vehebatur, qui non ita prompte in terram descendere poterant,

tum praeterea quia Galli propriis sedibus regem exspectabant, Hispani vero incertis vagabantur. Sed postquam in conspectum venerant, incredibile dictu est, quo clangore tubarum et bombardarum et omnis generis musicorum utrinque mare et coelum et terra completa sunt. At Gallorum rex ad ripam vehi se fecit, qui regiam triremem ascendere propter ejus aegritudinem minime voluit. Sed hinc inde reges, intectis capitibus, mutuo sese salutaverunt, quâ in re Gallus prior tegmenta capitis arripuit, regemque Catholicum miro affectu, tanquam rem divinam contemplatur. Qui quidem Ferdinandus permixto habitu inductus erat; vestimenta siquidem quae prius corpus circundant hispana erant (ut pote expeditiora), media vero gallica, sed supremum tegmen graecum erat, quamvis nuper et Italis et Gallis et Hispanis commune sit. Nec dissimiles regi suo Hispani proceres induebantur. Qui non secus Gallos ornatu et gravitate superarunt quam prius armis vicerant. Qua in re Magnus Hispanorum dux sive imperator, Gonsalvus a Corduba, omnes excelluit; is siquidem Gallorum omnium oculos in se convertit atque conclusit. Erat enim statura procerus atque .... et gravitate quadam splendidus et Aragonum reginam sinistro brachio ducebat; ostro, auro et gemis superindutus et variis multisque victoriis circumseptus, utrique regi invidiam facere potuit; nemo siquidem proborum hominum hinc inde aderat, quin illum potius quam regum quemvis alterum esse maluisset[1]; alii enim illum Scipioni, alii magno Pompeio, alii Alexandro Magno, alii Hanibali, alii vero Marti ipsi comparabant. Quamobrem veram virtutem omnes (qui mihi crediderint) colere debent, quae tam brevi tempore subditos pauperes tam potentissimis regibus praefert vel saltem coaequat. At Gallus Magnum Ducem pio affectu tanquam majorem germanum stricte complectitur, cui multa oscula fixit, quem diu ulnis retentum dimittere nolebat. Et Gonsalvus submissus neque vultum neque oculos ad reges attollebat, neque defuit illi humilitas atque modestia, quae virtutum omnium et genetrices et fundamenta sunt inconcussa et invicta propugnacula. Deinde autem Catholicus rex ad dextram, Christianissimus ad sinistram aulam conscendunt, et ingressi in ea parte qua Ferdinandus recipiendus erat illum ibi Gallus insalutatum, per posticum abiens, liberum reliquit, clavibusque civitatis et arcis Ferdinando tanquam vero domino prius oblatis. In cena vero Reges et Regina Magnum ducem quartum convivam habuerunt; Gallus enim illum invitaverat neque aliter se cenaturum fore afirmavit. Dux vero, quantum modestia jussit, sedere cunctans, tan-

1. *En marge* : « Nec immerito, stabiliora nam esse videntur regna illa quae virtute solida quaque fortunae sorte comparantur. »

dem utriusque regis jussu precibusque et benignitate compulsus, consedit atque cenavit. Quam civitatem Sanctae Praxedis Genuensis (?) ex gente gentilium Cardinalis, Summi Pontificis legatus a latere, venerat, utrumque regem exortans, ut eorum concordia Christianorum pacem et Romanae ecclesiae auctoritatem et Infidelium jacturam augeret ; quâ legatione audita reges intenti, responsum alter alteri non obtulit. Tandem Lodovicus Ferdinando dixit se Aragonum reginam in veram filiam habere atque illum in patrem vel majorem uterinum germanum, qui seculi reges omnes sapientia et probitate superabat, quapropter se modò et semper decretis ejus obtemperaturum fore, neque unquam illi vel in re minima contradicturum, propterea quod tanquam utriusque anima legato responderet. Tunc vero Ferdinandus : Reverende pater, inquit, quae a nobis Summi Pontificis nomine postulasti, nos ambo id ipsum a beatitudine ejus flagitamus, quoniam et res et tempus christicolas omnes admonent, pro nulla alia re quam pro his quas modo memorasti, vires, arma, opes et proprium sanguinem ultro effundere debere, quod nos ambo summopere cupimus obnixeque affectamus. Quam ob causam hic convenimus et tecum tertio negotia pertractare gaudemus, ut mentem nostram aperte videas et Romano Pontifici persuadeas, ut is nobis ad haec et hujusmodi sancta opera favorem atque auctoritatem praebeat.

Praeterea non defuerunt qui Catholico regi dicerent ut is Maximiliano rebus omnibus quibus posset noceret, ut illi vicem ferret, qui Hispaniam adversum ipsum concitare molitus fuerat. At Ferdinandus, solita atque innata benignitate, malum in bono vincere nixus, omni cura atque industria res inter Romanorum et Gallorum reges et ceteros Italiae potentatus componere curavit, tum per legatum Jacobum Conchillos, episcopum de Girache, tum propria persona sua ibique in Savona, ad id diebus XIII consumptis. Neque est silentio praetereundum in rebus humanis nihil esse diuturnum vel constans, cum reges istos dissidentes et quominus Gallorum et Hispanorum exercitus XIIII annis pugnantes vidimus et tam brevi momento amicissimos et conviventes accepimus. At Hispana necessitas ibi Ferdinandum regem diutius immorari non tulit. Benignitate[1] itaque cum Gallo firmata in Hispaniam navigat, ad quam ad portum Cadaques prope Girundam civitatem, XII° kl julias anno D. M. d. Vjj^{mo} aplicuit, unicam tantum procellam adversam in mari pàssus, in qua laborem et timorem ingentem sed minimam jacturam pertulerunt. Deinde in Valentiam satis prospere navigat, ubi miro aparatu àtque aplausu receptus est. Est enim ea civitas totius orbis

1. L'auteur a écrit ensuite : « Pace atque benignitate. »

splendidissima et ad festa cujuscunque generis celebranda ornatissima. At regis adventu pro certo habito, ii qui partes ejus sequuti fuerant spe erigi, alii vero metu frangi coeperunt, inter quos Rodericus Enrriquez Osorio, comes de Lemos, qui Pontem Ferratum vi et fraudibus ceperat (presidium atque firmamentum est, ita ut proverbio dici soleat : Galleciae hortum esse conclusum et Ponteferratum ejus hostium) e manu ..... custodis, qui arcem illam validissimam totius provinciae a Rege Philipo servandam acceperat. At comes jam regem adventantem timens, arcem atque oppidum et alia vicina quae armis oppresserat, regiae coronae restituit, per manum marchionis Astobricae Augustae, qui arcem Johani de Turribus, ejus antiquo custodi, restituit. Qui quidem marchio prius pactus fuerat cum fratre Francisco Ximenio, archiepiscopo Toletano et Bernardino de Velasco, Castillae magno conestàbile, et cum regiis consiliariis reliquis et cum Luisio Ferrer, Ferdinandi invicti legato, et cum Lupo Conchillos, regis et reginae secretario, qui omnes simul Regis (ut ita dixerim) vices gerebant, ut comes portionem aliquam spensarum solveret, quae ex regio aerario consumptae fuerant in exercitum quem Federico de Toleto, Albae duci et Alfonso de Pigmentel, Comiti de Benevento, consules dederant, ut Pontem Ferratum et reliqua a comite de Lemos oppressa regio patrimonio restituerent. Causas autem ob quas illos potius quam alios duces nominarent, reticere non convenit : cum dux filium, marchionem de Villa franca, haberet, qui uxorio jure multa oppida in illa provincia teneret, quae comes de Lemos occupaverat, comes vero Beneventanus antiquo odio domum illam de Lemos persequitur, tum etiam quia marchionissa de Villa franca erat ejus neptis ex fratre defuncto, tum etiam quia intercessione soceri sui conestabilis pactus erat cum Ferdinando rege ut partes ejus sequeretur, ut illi nundinae in Villalon opido suo absque ullis regiis vectigalibus concederentur. Ceterum comes de Lemos, et instantis exercitus et adventus regis metu perterritus, et quia a multis consanguinibus et afinibus derelictus fuerat, qui secum una ad patrandum atque sustinendum scelus conspiraverant, quorum ipse dicebat habere litteras ad id manibus propriis subscriptas et veris insignis sigillatas, hac tum conditione cuncta restituit ut, solutis expensis ut desuper diximus, reliquas poenas illi et complicibus et satelitibus suis remiterent; nam acriter contra eum regius senatus procedebat, praemissis jam citationibus, de jure et more constitutis, et stratis in Palentia civitate publice positis et lugubri veste coeptis (?) per precones et tubicines, coram omni populo, cum quidam Bachalarius Xuarez, fisci procurator in senatorum et mei ipsius conspectu, tanquam consumatum et rebellem proditorem acusavit. Hoc factum est in Palentia,

nona die mensis junii anno a nativitate domini M° D° VII°. Hoc terrore perculsus Dux a Metina Sydoniae, qui iterum arcem Calpe (quam Gibraltar hispano idiomate, arabico vero Geblalfat, appellatur; gebel in arabice mons, interpretatur, afta vero aperire est, ex eo quod per illud hostium Hispania, tempore Roderici Gothorum regis, ab Afris capta est atque direpta,) quod oppidum et loci natura et opere fortissimum est et propter ejus importantiam et portus magni regiis titulis pro regno connumeratum est, ut superius late exposuimus, cum illud Ferdinandus rex invictus et Helisabeth, omni evo memoranda regina, ejus uxor, regio patrimonio restituerunt. At vero dux Johanes de Guzman (id est quotman, germanicum cognomen, hoc est bonus homo), opidum Calpe iterum obsedit; qui priorem obsidionem solvit, pactus prius cum archiepiscopo hispalensi, quod rex Catholicus illum et suos omnes a poenis quas pro tanta impietate merebantur absolveret, quia Reginam viduam armis injuste persequerentur. Sed postquam Johanes Tellez Giron, comes de Vrània[1], consocer ejusdem ducis, tentavit cum Rege tum per legatum (Lodovico Ferrer), tum per archiepiscopum et conestabilem, ut Calpe duci in custodiam restitueretur; quam arcem quum hoc modo habere non potuit, genero suasit ut illam armis iterum aggrederetur, affirmans nullum in Hispania regem bene consultum futurum fore, qui Calpe sibi vel alicui magno proceri in custodiam daret, tamen hac tempestate ita esse turbata omnia ut si illo oppido potiretur, venturum regem illud in sua potestate relicturum fore, ne ejus afinium et consanguineorum suorum potentia irritaretur. Qua spe commotus dux, iterum Gibraltar obsedere cepit, sed postquam intellexit contra comitem de Lemos tam acriter jure et armis procedi et de regis adventu magnam spem haberi, obsidionem secundo solvit. — E quibus exemplis minores aliae simultates sedari ceperunt, inter quas Toletana primas partes vendicabat; quoniam multi proceres hinc inde armis ad illam concurrebant; sed quia semel tantum et modico sanguine pugnatum est intra moenia civitatis, non convenit illa persequi et hoc vel simile est sentiendum de comite Valentino contra marchionem Astobricae et de marchione de Aguilar contra comitem de Osorio. Sed satis sit dixisse nullam in istis regnis esse civitatem vel provinciam, quae intestinis discordiis non discinderetur, et si Ferdinandum regem Catholicum non timuissent, omnia cruore et luctu et cadaveribus fuissent completa. Nulli dubium videri debet neque arbitror esse praetermittendum quo modo marchionissa de Mora, vere virago, arcem Segoviae longa obsidione cepit, edificiis et situ loci nominatissimam, quam a

1. Ruena.

Rege Catholico et Helisabeth Regina memoranda in custodiam perpetuam servandam sibi et posteris suis privilegio concessam ob ejus merita, quam Philippus rex illi abstulerat et Johani Manueli dederat; quâ marchionissa post longam obsidionem potita est per proditionem cujusdam Didaci de Peralta, de quo aliud pessimum facinus in Canosa fuisse perpetratum in bello Neapolitano, desuper diximus; [quam redux de Alburquerque illam maxime inivit, neque illis opem magnus conestabilis et dux Albae et dux del Infantada denegaverunt [1]].

Rex vero, ut filiam reginam visitaret et consolaretur, iter arripuit, uxore Germana et nepti carissimis in Valentia relictis, comite dedito Petro Navarro, de cujus egregiis facinoribus multa alias diximus, cum mille et quingentis peditibus, armis et more germanico sive elvecio instructis, in custodiam secum ductis. Johanam filiam, Castellae Legionisque reginam, in opidulo quod Turtures dicitur ..... die augusti ejusdem anni convenit, benigniterque eam complexus atque exsosculans consolavit. Deinde regnorum cura suscepta, civitatum moderatores creavit et rectores sive tribunos multis defunctis sufecit; omnia namque erant impedita, nihil nam regina providebat, negocia omnia ad patris adventum reservans, unde multa mala praeterita fluxerant, multi namque Regem Catholicum in Italia moraturum neque ad ista regna venturum fore putabant; neque omnino est silendum quatenus Manrique, Dux Najarae, in Turre Cremata opido, postquam regina enixa fuerat filiam Catherinam, consilio regio obviam in singulis ire tentabat, ut senatus auctoritate privata in parum luminis quod relictum fuerat extingueretur et omnia fluctuarent, ut ne consilii regis praeceptis obtemperarent, neque vectigalia illius arbitrio distribuerentur; qui quidem dux quum olim aliquando secundo Marte pugnaverat et quia arrogans supra modum est, multorum oculos et opiniones ad se convertit; ad quem multi, ut judiciis victi vel judicia timentes, undique confluxerant, inter quos erat primus Johannes Emanuel, vir omnium .... cujus consilio, cupiditate atque iniquitate Philippus rex omnia confuderat, dum et priora concordiae juramenta neglexerat, socerum Regem sanctum atque catholicum persequebatur et matrimonii jura passim frangebat, et multis viris probis et de stirpe regia optime meritis injurias et vim inferens, regia munera et officia et dignitates abstulit, ut omnia Johanis Emanuelis arbitrio et voluptate fuerent, qui jam ab omnibus Regulus dicebatur. At vero Archiepiscopus Toletanus cum CCC^tis peditibus et LX equitibus, quos ad

1. On remarque que tout ce paragraphe est très incorrect et que la dernière phrase est tout à fait obscure.

custodiam suî et ad Reginae tutelam habebat et Magnus Conestabilis cum xxx peditibus et LX equitibus et regia custodia in qua prope CL minutis bombardis et L cujusque generis aliis armis. . . . .[1] et Johanes Velasquez quaestor ærarii, vir bonus litteris et verae virtuti deditus, cum LXXX peditibus et x equitibus, et provinciae Granatae Prefectus cum xxx peditibus et xv equitibus, et Didacus de Castilla et Alvarus de Luna, capitanei regii (centuriones) cum suis turmis, ducem de Najara ab oppido ejecerunt; is vero IX equites et centum pedites suos habebat, et quamvis Marchio de Villena et comes de Vrania ejusdem amici essent, nullam gentem conducticiam habere nolebant, et cum ea die qua archiepiscopus a Burgis ad Turrem Crematam venerat, conestabilis cum duce Najarae rixari de industria cepit, quo facto, reliquis nominatis auxilium praestantibus, pacti sunt per manum comitis de Vrania, ut ducem extra oppidum in pace cum suis abire permitterent neque illi malum ullum inferretur, vel si quidem commorari voluisset; nullos armatos milites habuisset, relicta custodia regia et illa quam archiepiscopus habere diximus. Quod hactenus dux concedere nullo pacto noluit, donec illum abire vis subegit. [Hic negotia Cordubae]. Rex vero Turturibus per aliquot dies moratus, oppiduli molestiam non ferens, quia jam multi proceres undique confluxerant ut ejus manus oscularentur, ad oppidum quod Sancta Maria de Campo dicitur se et filiam et generis (*sic*) corpus transtulit. Regina vero illud sepelire vetabat; forte hoc dei judicio evenit ut sepulturae munere careat, qui impietatis reus fuerat. Ubi XIIII^a die mensis septembris ejusdem anni Franciscus Ximenius, archiepiscopus Toletanus, capellum cardinaltus accepit in alio oppidulo quod dicitur Mahamoud e manu Johannis, Britonoviensis episcopi, missi apostoloci, habuitque orationem latinam; quam cardinalis audiens et galerum accipiens, multis lacrymis perfusus est. Quem Rex proprio cardinalis hospicio, ad manum dextram trahens, eum perduxit atque reduxit, cum quo pares omnes atque prelati iverunt[2]. Quem etiam Summus Pontifex, Catholici Regis et Cordubae suplicationibus, generalem istorum regnorum hereticae pravitatis et apostasiae inquisitorem fecerat, uti desuper diximus, exonerato prius Didaco de Deça, archiepiscopo Hispalensi, propter causas quas desuper explicuimus. Dum haec fierent, tanta undique multitudo ad curiam confluxerat, ut neque oppidum illud neque alia pleraque vicina illam capere possent et quia jam XVI dies mensis septembris transierant

1. *En marge* : « Aqui han de narrar los negocios de Córdoba que yo lleve á la Corte M. D. Vj. »
2. *En marge* : « Redierunt et prandium fecerunt, praeter marchionem de Villena et comitem de Vrania, qui ea die Reginam ad missam exeuntem comitati fuerunt. »

et pluviae et frigus ingruere ceperant, rex ad Burgos civitatem ad hiemandum ire decreverat. Verum quia civitatis illius arcem quidam Franciscus de Tamaio pro Johane Emanuele tenebat, instituit prius illam de manu ejus demere, ne Johanes ipse inquietus rem aliquam provinciae alicujus momenti possideret, praesertim arcem illam, quae in capite regni sita civitatem prius, deinde confinia reliqua ad se semper convocare solebat. Tunc autem misit quemdam janitorem regium, nomine Petrum de Tera et praetorem alium exequutorem, nomine Gudulem, cum litteris Reginae, non manu Principis Regis subscriptis et regni sigillo signatis, ut arcem illis statim traderet, ut mos est Castillae istiusmodi ministros ad capiendas arces e manu subditorum quorumcumque mittere. At custos Franciscus de Tamayo, litteris osculatis et supra caput positis, illis se obedire dixit : ut illarum autem contenta expleret, minime se teneri respondens, quia ipsas reginae manu subscriptas non videbat; per secundas itaque litteras requisitus, idem respondit, jactans se arcem aliter reliquis fore defensurum, quoniam illam arbitrabatur habere munitissimam, neque omnino erat spe destitutus Romanorum regem cum Carolo Hispaniarum principe prope afuturum, cujus partes dominus ejus Johanes Emanuel sequi proclamabat, qui tunc temporis Najarae cum duce morabatur; qui quidem dux subsidium eidem custodi promittebat, misitque illi aliquos homines, qui secum arcem defenderent. Custos autem mortalium neminem ad arcis moenia accedere patiebatur sup... quo quemdam miserum hominem prope arcem vagantem ballista peremerunt; qui omnes in civitate divulgabant, ut illis opitularentur et necessaria emere sinerent, si rex arcem obsideret eos urbem incendere et lapidibus obruere, machinis quibusdam ad id fabrefactis (quas trabuchos hispani idiomate suo vocant) et quaecumque mala quae possent modis omnibus civibus inferrent. At populus, imbellis et mercimoniis deditus obsidionem hanc summopere trepidabat, id quod illis dicebatur futurum credens et timens, neque arcem nisi longo tempore capi posse disjudicans, quoniam alias ab isto eodem invicto Fernando rege ..... arx ista octo menses obsidionem pertulit et tandem pacto dedita sed non vi capta fuit, uti in bello lusitano diximus; tunc etiam et Alfonsi Regis Portugaliae subsidium quotidie exspectabat, qui in Rupe fideli, quod hispani Peña fiel appellant, non cum parvo exercitu tunc temporis morabatur, et hominibus bellacissimis plena erat; et quidam Antonius Sarmes (Antonio Sarmiento), vir strenuus, cum optima sexaginta militum turma, eclesiam Sanctae Mariae Albae simul cum arce defendebat, quae arcis propugnaculum validissimum est, et tunc temporis neque tot genera bombardarum erant, neque ea pulveris industria quae nunc viget, qua in cuniculis

suposita turres et moenia ingentia initu oculi..... atque prosternit, et rupes etiam comminuit et conterit, uti in Regno Neapolitano contigisse rettulimus, Petri Navarri caliditate; qui quidem jam comes factus, jussu régis ad contuendam hanc arcem venerat; qui ad Catholicum rediens ultro arrisit afirmavitque se arcem illam in triduo capturum fore, satis credens in minori spatio eam capere posse. Tandem pedites regios mille et quingentos, quos diximus, alvecio more instructos et trecentos cum minutis bombardis et ducentos cum ballistis et xx inter colubrinas et canones et alias minores bombardas, Petrus is duxit arcemque obsedit, eclesia Alba cum monticulo prius occupata, bombardis itaque jam praeparatis atque dispositis. Episcopus burgensis, frater Pascalis ordinis S. Aviti, vir litteris et sanctitate plenus, Regi suplicavit ut custodi indulgeret, quoniam arcem dare nolebat, priusquam ultimum discrimen experiretur et quoniam tercia dies ultima termini litterarum nondum expiraverat; quod Catholico audire placuit et custodi non displicuit, quoniam nulla propugnala, quibus defendi poterat, antea preparaverat; tradidit itaque arcem xxix [nona] die septembris. Pedites vero, ut sunt insolentissimi quicumque in Regno Neapolitano militaverant, postquam arcem captam et male munitam viderant, custodem et reliquos ejus socios probris molestabant, jactantes se eos brevi trucidaturos atque expoliaturos fuisse si vim ipsorum experiri maluissent. Accepi ego comitem ita illos fuisse aloquutum cum primum arcem obsidendam petivit : meminissent quam validiores arces atque oppida militibus et machinis refertissimas quondam in pugnando cepissent et quomodo reliqui Hispani sibi invidissent et pares illis esse contenderent, eo quod utrique ex eodem genere et patria essent, nihil industriae et exercitationi concedentes, quapropter summopere niterentur ut pristinae virtutis memores arcem hanc primo congressu caperent, ipso prius et Jacobo de Vera, machinarum magistro regio, oportunitates et diruta moenia dantibus, ut non minus honoris Hispani quam reliquae nationes ipsorum virtuti, arti, industriaeque tribuerent. Itaque omnes mira alacritate venerant et arcem expugnare cupiebant, tum ob causas quas comes dixerat, tum etiam praedae cupiditate quam magnam ibidem esse reliqui centuriones, sub Petro constituti, militibus suis persuadebant..... Quo facto Rex filiam oravit ut Burgos veniret, quod ipsa nullo pacto facere voluit; odio nam illius civitatis nomen prosequitur, eo quod vir ejus, Philippus, in ea vitam finierat; sed tamen passa est ut ad oppidum episcopale, quod Arcos dicitur[1], ad sextam lapidem prope Burgos, veniret. In

1. *En marge*: « Cujus praeses erat Johanes de Silva, comes de Cifuentes, illustris, uti sæpe alias diximus. »

civitatem vero Rex et consilium regium et reliqui hispani prelati et proceres hospitati sunt, indeque rex, quum opus erat, filiam visitabat, neque erit ab re dicere quomodo regis jussu dictum est marchioni de Villena, in Sancta Maria de Campo, quod reginam in itinere ad Arcos nequaquam comitaretur, ut ante solebat, quod ita factum est. Rex vero reliquas arces regias, tam Placentinam et Jehenensem, quas Johanes Emanuel habebat, quam reliquas, quas Philippus rex dederat, petivit atque statim obtinuit, nulla resistente praeter Zamorensem, quam Osorio tenebat, qui multa inania verba fundens et pecudes et aliena armenta capiens, Regem irritavit. Sed cum intellexit arces alias Catholicae Majestati esse deditas, is ad curiam ultro perrexit arcemque restituit. At Dux Najarae, qui novitatem aliquam intentus exspectabat, ut regi molestiam aliquam vel obitum in regimine facere posset, illum Ferdinandum Aragonum regem saepe appellans, quasi Castillae gubernationem subtrahens, in quâ nunquam ipse consentire volebat, Johani Emanueli suasit ut in Germaniam iret, ad provocandum et solicitandum Romanorum regem, ut principem in Hispaniam veheret vel venire faceret, ut Catholicum Regem Ferdinandum abjicerent, vel cum exercitu in Italiam descenderet ut bellum Gallo et Hispano inferret, ut turbata christiana republica, Neapolitano regno atque Sicilia armis petitis, Ferdinandus invalidior redderetur ut se et reliquos complices suos minus frenare posset. Rex vero Catholicus, de iis ac plerisque ejusmodi malis certior factus, non vindictam inferre atque nocendi occasionem duci dimere (*sic*) procuravit, demptis prius mille et quingentis aureis nummis, quos ad singulos annos Philippus Rex ei dederat, ex proventu illius provinciae Najarae (quae communi hispanorum vocabulo Merindad dicitur), quoniam regina, defuncto conjuge in domo Valis, quae de Vega vocatur, prope Burgos, ab omnibus viri factis quae regio patrimonio nocerent, reclamasse fertur. Si hoc Philippi donum igitur Ferdinandus ratum habuisset, Hispani reges provinciam illam penitus amisissent, quoniam reliqua jurisdictio Najara sequebatur, ad quam, tanquam ad conventum, jura petere ex antiquo more et privilegio, provinciales illi venire solent. Misitque ad eum Ferdinandus ducem regium Architeclinum, sic cognomine dictum, ut regis nomine duci diceret, quod arces suas in manu cujusdam fidelis veri deponeret; quod ille renuens arces Najarae atque oppidum propugnalis et gente muniverat, et commeatus hinc inde non sine magno subditorum suoque incommodo comportaverat et si qua argenti vasa apud eos invenerat sibi sup... sit, dicens se prius mori velle quam ab honore pristino cadere. Rex vero illum, prius salutaribus monitionibus hortans, deinde comitem Petrum Navarrum cum suis peditibus et Johannem de Ribera cum mille equi-

tibus et Jacobum de Vera cum xxv bombardis, adversus eum e Burgis movere facit. Dux vero Albae, regis patruelis atque fidelissimus servus et ejusdem Najarae ducis item patruelis atque amicissimus, et ejusdem factionis in reliquis rebus inconcussus, regi suplicare et duci Najarae persuadere non destitit, donec ducis ipsius arces sex sibi tanquam obsides darentur, neque quid novi dux tentaret et ne ducis Najarae posteritas illis arcibus privaretur; quod ita factum est, hac lege tamen ut arces prius Ferdinandi dux, Architeclinus scilicet, acciperet, ut dux Albae e manu regis eas capere videretur et dux Najarae ad curiam Ferdinandi regis venire minime cogeretur, nisi ipse ex sponte sua venire vellet. Ceteris ejus bonis in pristina libertate relictis, omnia conclusa sunt, jam exercitu xv^{ma} lapide instanti, secus enim verbis verba dabantur; qua propter futuri reges consilium hoc imitari debebunt, nam jura sine viribus irrita semper videntur. Advertendum tamen est stipendia ita militibus esse solvenda, ut necni propter inopiam noceant et regis auctoritati detrahant, et cum opus sit bellum gerere armati promptique sint. Quod aetate nostra siccis oculis referre non possumus, ex multis equitum millibus, quos Hispani reges in militia sua conscriptos habent, vix ad hanc ducis expeditionem mille poterant convenire et hi semiermes nudique, quorum equi ita maculenti erant quod dominos vix poterant sustinere. His enim duobus praeteritis annis, parum militibus ex suo stipendio solutum est, praeter duos menses stipendii, quos illis ad expeditionem Pontis Ferrati questores aerarii solverant et similis pecunia (*sic*) illis dederant, quum contra ducem Najarae eos rex ire jusserat. Cetera necessaria milites in vilulis hospitatemque e manu rusticorum capiebant, computantes illa ad precium pracmaticae, quae nusquam alibi servabatur, in quo rustici miseri jacturam non tenuem passi sunt, praesertim quum plerique militum insolentes frumentum, non solum ad victum sibi necessarium, sed ut uxores et amicos et ut alibi illud majori precio venderent, miseris et imbellibus capiebant. Quae omnia tamen solvenda esse creduntur, quum tempus id fieri patietur; regum enim et regnorum mutationibus et fame et peste invalescentibus, vel regia vectigalia conjuncta sunt et hactenus solvi non poterant; quapropter Rex, omni cura et diligentia qua potuit, partem hanc virium restituere, in qua omnis regia potestas, omnis regnorum vis (si bene regatur distribuaturque) consistit. Rex etiam, dum Burgis moraretur, Petrum Fajardo, Murciae praefectum, virum litteris non vulgariter eruditum neque animo contemnendum, marchionem de Velez creavit. Velez autem duo opida sunt in Granatae regno, quorum alterum Rubeum, alterum vero Candidum dicitur, et Lodovicum Palmae, dominum ejusdem opidi comitem fecit. Constituit

etiam ut apud Reginam Johannam episcopus Malachensis et episcopus Mandoniensis (de Lugo) et Johanes Ferrer et Lodovicus a Corduba manerent. — Eodem anno D. Magdalenam Manrrique uxorem suam, post decennium a consumatione copulae et post plures abortus factos, vivam dimisit, ut filiam ducis de Alburquerque duceret in uxorem, Summo Pontifice, Julio Secundo dispensante, dicens non fuisse illis ante bene dispensatum; causam autem hujus divorcii dicunt fuisse, quod supradicta Magdalena nitebatur subreticium partum marito suponere. Ea tempestate aparuit mulier quaedam......... Abulensis diocesis, nomine de Sancto Dominico, xxii° anno nata, sancta moribus, potens ope et sermone. Quam multi afirmabant saepe in quacumque die rapi in extasim et omni sensu alienari, quo in tempore multa vaticinebatur, tam futura quam abscondita, et quascumque theologicas quaestiones, quas sibi oferebant, subtilissime declarabat, quum alias litteras ignoraret, et die veneris totam christi passionis (*sic*) ita in extasi per gestus et membra representabat. Super quod aducta est ad Burgos civitatem, xiiii februarii ubi Cardinalis prius cujus....... postea vero, die veneris, xviij die ejusdem mensis, Ferdinandus rex et D. Jo. de Silva, comes de Cifuentes, consilii regii praeses et alii plures illam viderunt communicare et in illis suis contemplationibus, atque omnes tandem qui astiterunt miram ejus vim et dulcedinem in facundia esse confessi sunt et doctrinam ejus evangelio consonam atque in persuadendo efficacissimam esse affirmabant.

Tunc autem contigit Burgis, xviii° die marcii, anno D. M. D. VIII°, quemdam Petrum de Tordesillas, Johannae reginae quondam, hostiario publice occidi et in quatuor partes corpus ejus dividi et patibulis suspendi, quia cuidem mulierculae dixerat, se regem Ferdinandum pugione occidere voluisse, quia eum ipsum stipendio regio privatum solito muneri restituere noluit. Fuerat hic Petrus, qui in castris incensis ad S. fidem, prope Granatam urbem, principem ab incendio humeris liberaverat; ob quam causam illo officio regio donatus fuerat, illo anxie solicitanti ; quapropter fatendum est ignorare omnes quod sibi melius futurum sit.

Interim Maximilianus, Romanorum rex, semper Augustus, duce Alberto, ejusdem Maximiliani sororis conjuge, Romanorum rege pro se creato, (Germani non idipsum summope cupiebant, ne imperium hereditario jure succedere videretur,) dubitabat si quidem ne Romanorum regnum ad Charolum, Hispaniarum principem, ejusdem nepotem, transferret; quo tantam Germanorum benevolentiam captavit, vt illi xiiij millia peditum et v millia equitum, ad vi menses soluto stipendio, concessissent ut is Romam peteret, ut tertiam aureamque imperii coronam a Summo Pon-

tifice accipere posset, ut quaecumque opida atque civitates imperio alias subjectas recuperare posset. Cui exercitui imperator ipse alia v M^{lia} peditum et III millia equitum adjungebat; pepigit etiam cum Pannoniae rege, ut VIII millia boemorum cum ducentis curribus, ut mos illius gentis est, ad hanc ipsam expeditionem concederet; ob quam causam, illi jura quaedam atque pensiones nomine fundi et..... illi remisit. Obtulerunt etiam imperatori multi Germani proceres plures equites atque pedites, quo timor magnus Venetos et Gallos Insubriam occupantes invasit. Foedere itaque inter se atque cum Catholico Ferdinando Rege firmato, exercitus ingentes comparant et obviam eunt. Erant siquidem in Gallorum exercitu, cujus caput Johannes Jacobus Trivultius erat, mille et quingenti catafracti equites et ad quatuor millia equitum levis armaturae; peditum vero ad xx millia, quorum flos tria millia Hispanorum erat, qui in regno Neapolitano militaverant, omnes in omnibus et singulis bellorum expectantibus (*sic*) instructissimi. Veneti vero II mille catafractos et IIII mille velites et levis armaturae equites et xxx millia peditum in armis habebant, quorum dux erat comes de Petiliano. Qui quidem exercitus ambo simul obviam Germanis ad Ruveretum, Venetorum oppidum, ire paraverant; nam Romanorum rex a Tridento versus Veronam in Italiam descendere tentabat, xx^{ma} die marcii, anno Domini M. d. VIII°, bipartito tamen exercitu, nam a Carintia versus Frioul v millia peditum et aliquot equitum cum VII bombardis miserat, qui montem, qui Pata dicitur, occuparunt et plura parva oppida in deditionem acceperunt, inter quae Cador praecipuum oppidum erat. Qua re cognita, Veneti Bartholomeum de Albiano, cum tribus millibus peditum et quingentis levis armaturae equitibus, obviam illis miserunt. Germani vero, praesidio in Cador firmato, relictis ibi mille et quingentis Germanis cum dictis VII bombardis, reliqui ad Germaniam reversi sunt. Bartholomeus vero, re cognita, cum oppidanis tractat ut Germanis suadere nitantur, ut oppidum quo ipse morabatur expoliare atque comburere venirent. Finxit equidem ipse se illud relinquere et domum quamdam comburere. Germani vero, ordine atque fortitudine suis confidentes, et nihil de proditione oppidanorum suspicantes, qua hora ignem in oppido quo Bartholomeus erat viderant, id quod illis ab oppidanis praedictum fuerat credentes, temerarie potius quam prudenter accurrerunt, praemissis oppidanis, qui saxum ingentem (*sic*) et angustias quae in medio itinere erant praeoccuparent, ut tutius ipsi ire redireque possent, duplum nam Venetorum numerum contenentes . . . . — Bartholomaeus vero de Albiano equites et pedites suos in insidiis in illis angustiis intempesta nocte collocaverat, ita ut Germani hinc inde ab illis atque oppidanis et ingenti

aliorum rusticorum..... illis undique obruere, quo factum est ut mille et ducenti Germanorum ibi ceciderunt, reliqui ad Cador fuga se receperunt, quod oppidum etiam cum VII bombardis sequenti die recepta est, hac lege tamen ut Germani cum suis armis tuti abirent; neque ea pugna Veneto militi incruenta fuit, plures eorum namque desiderati sunt, inter quos .... Malatesta, Ariminii dominus et Alfonsus de Sancto Severino et alii ocubuere. Dum haec in ea parte sunt, Maximilianus cum XV mille peditibus et III mille equitibus Italiae aditum per Ruveretum tentat. At. Jo. Jacobus Trivultius a tergo oppidi in quibusdam angustiis montium, collibus occupatis, peditatum disponit, equitatum vero ad fauces collocat ita ut Germani neque transire neque pugnare sine magno suî discrimine possent. Qua re cognita, Imperator agmina versus Tridentum revertere jussit et in oppido quod Petra dicitur castra locat. At. Jo. Ja. Trivultius, Rovereto a tergo relicto, castra sua ad tertiam lapidem a castris germanicis colocat et ibi strictum a natura aditum opere et munitione fortificat. Imperator vero, ut Veneti et Galli in comparandis substinendisque exercitibus magnos sumptus facerent et postea novum acrioremque impetum in illos jam fessos fatigatosque faceret, bellum distulit et suum exercitum minime congregavit, et quia jam parum temporis spatium reliquum erat ex soluto stipendio, quod ad XV^{as} (*sic*) diem mensis aprilis expirabat, ad Ulmam se contulit, civitatem Sueviae, ut congregationem quam Germani lingua sua dietam appellant haberet, ut stipendium ad octavum mensem prorogarent, quam ad rem Henricum, marchionem de Brandeburch, aliosque complures proceres secum adducens, quorum opera in illo imperatorio senatu firmari potuisset. Exercitum vero Henrico, filio marchionis de Brandeburch relinquens, qui juvenili calore munitiones quas Galli Venetique in faucibus montium construxerant opugnare parat, quas ea parte potissime agrediuntur, quae Veneto sorte obtigerant. At Veneti primo congressu munitiones deserunt et non paucis suis amissis ad montem se recipiunt. Galli vero et Hispani periculo occurrunt Germanosque propellant ita ut non parum illis visum sit in sua castra tute regredi, ubi quotidie leves pugnae inter utrosque commitebantur. Sed Germanorum dux, Patris emulus et laudis avidus, non tulit ibi panem frustra comedere; sua castra movit et oppidum, quod Ripa dicitur ad lacum Lemanum (de Garda) (*sic*) obsidione bombardis et machinis premit atque oppugnare coepit, Gallis et Venetis cunctantibus quid in re tam ancipiti esset agendum; timebant enim ut si in planitiem descenderent, res omnis in ultimum discrimen veniret; Germani autem tertia die obsidionem solvunt et ad opidum quod Archos dicitur in Germaniam revertuntur, ubi postea et Henricus ipse-

Interim Bartholomaeus de Albiano cum custode Guricem tractat ut arcem Venetis vendat. Qua re composita, ipse cum vi mille peditibus et ducentis catafractis et quingentis levis armaturae equitibus ad Guriciam se confert et aliqua oppidula in itinere, deinde pontem et suburbium cepit; at custos proditione consummata arcem tradidit; pretio iiii millia ducatorum, vendidere eam arcem Franciscus de Spica, Catalanus quidem, cui Maximilianus multa benefficia contulerat et Georgius de doña Maria, portugalensis. Deinde Tergestum Bartholomaeus obsidet, quod oppidum et portu et mercimoniis insigne erat et regis Romanorum, cujus patrimonii erat, utilissimum. Veneto pacto se dedit, dummodo et corpora et bona tuta forent et illis sub ditione Veneta vivere liceret; qua etiam conditione.....

